

LA VIE ILLUSTRÉE

JOURNAL LITTÉRAIRE
SATIRIQUE, HUMORISTIQUE
ARTISTIQUE, DE SOCIÉTÉ ET DE SPORT.



L'HON. FRANÇOIS LANGELIER
Maire de Québec

Dessin de A. S. Brodeur

CAUSERIE

L'ARMÉE DU SALUT EN FRANCE

Je vois par les journaux canadiens que vous êtes aussi affligés de cette nouvelle institution.

J'habite ici un pays de religions diverses : des sectaires de toutes sortes y vivent en paix. C'était donc un champ tout trouvé pour venir y semer les germes de cette étonnante propagande.

Aussi les adeptes de la fameuse maréchale Booth ne manquèrent pas d'y venir dresser leur tente.

Il y eut d'abord un certain mouvement de curiosité malveillante, mais tous les sentiments se lassent devant une ténacité continue, et comme les salutistes persistaient à chanter leurs cantiques, malgré toutes les rebuffades, ils finirent par attirer l'attention de certaines gens et attraper dans leurs filets quelques braves imbéciles qui y allaient de leur cantique chaque dimanche comme les autres.

* *

Mais voilà-t-il pas que la maréchale, la fameuse maréchale elle-même en personne, se présente dans nos parages pour faire une tournée d'inspection.

Ma curiosité fut piquée au vif, car il n'y a pas à dire, cette création de l'Armée du Salut est un phénomène de crétinisme au XIXe siècle.

Il me fallait voir ça à tout prix, et aussi, à l'instant où je vous écris, je viens de voir une de ces curieuses assemblées.

* *

Une grande salle rectangulaire sert de lieu de réunion. Au fond, une estrade assez élevée, avec, à droite et à gauche, des gradins où siègent les officiers du corps d'armée régional.

Dans la salle, des bancs simples sans dossiers, sur lesquels sont assis des centaines de salutistes, au milieu de qui éclatent, par-ci par-là, quelques têtes gouailleuses, venues là pour s'amuser. Au centre de l'estrade, trônent la maréchale et son mari le colonel Clibborn.

* *

La maréchale est une grande personne, jeune encore, enveloppée dans un fourreau d'étoffe noirâtre, qui l'enferme de partout.

Sur la tête, un grand chapeau capote, encadrant un visage ascétique, où brillent deux yeux d'une douceur extrême. Un nez fin, bien dessiné accentue cette physionomie, dont le front vaste, surplombé par une forêt de cheveux blonds, apparaît, mystique, dans l'ombrage de l'immense rebord du chapeau.

L'ensemble de la tête respire une grande bonté.

Les bras emprisonnés dans d'étroites gaines, sont terminés par des mains d'une délicate facture. Les doigts sont longs, effilés et d'une mobilité extrême. Le pied nerveux, pris dans une fine chaussure, bat une mesure animée pendant l'exécution des cantiques.

Tout l'ensemble de cette femme respire la grâce, la bonté, la douceur et la conviction. C'est un paquet de nerfs gracieux. On reste ahuri en face d'une pareille individualité, se demandant si l'on doit la plaindre ou la blâmer.

Je crois qu'il faut plutôt la plaindre.

* *

Le colonel Clibborn son mari, est un vigoureux Anglais haut de six pieds, avec une belle tête, encadrée d'une barbe touffue. Il porte élégamment son costume de sectaire.

Il me paraît être un gaillard plutôt taillé pour des *prize fights* que pour chanter des cantiques pacifiques.

* *

À droite et à gauche des premiers rôles, se pressent une foule de capitaines et lieutenants des deux sexes, figures niaisées pour la plupart, souffreteuses, ratées de la nature, avec, par-ci par-là, une bonne grosse tête rose, placide, satisfaite, et quelques visages intelligents semés dans le tas.

* *

La séance est ouverte par le chant No 36 du supplément au recueil de chants de l'Armée du Salut.

Tout le monde y met un entrain ondiablé et cet air est réellement enlevé avec un brio de café concert.

Puis le colonel y va de son petit sermon, tiré d'un texte de la bible qu'il interprète à sa façon.

Mon Dieu, il n'est pas mal, le colonel comme orateur. Il a l'air suffisamment inspiré, un peu tiré par les cheveux, mais la conviction s'y fait jour sans trop d'effort.

Après vient une comparse, capitaine d'état-major, maigre comme un échalas, la figure criblée de petite vérole, désordonnée dans ses gestes, déhanchée, une hystérique en délire. Elle raconte qu'il y a des petits vers au fond des étangs qui se font une carapace pour se protéger des flots. Eh bien ! sa carapace à elle, c'est l'amour de son sauveur. Autrefois, elle était plongée dans les flots du péché, maintenant elle est protégée par sa carapace, qui est sa bonne conduite. Elle ne nous laisse pas ignorer qu'elle se conduit très bien, qu'elle est heureuse, et qu'elle rit toujours depuis qu'elle est sauvée.

J'ai beaucoup goûté la carapace.

Ma foi, l'auditoire semble être empoigné aussi, car tous partent par un franc éclat de rire quand la capitaine d'état-major regagne gauchement son siège.

* *

Et c'est le tour du Turc.

Car il y a un Turc parmi les salutistes. C'est une curiosité attrayante que la maréchale traîne à sa suite dans toutes ses tournées d'inspection. Il n'est pas mal, ce Turc. Il parle bien français, d'une voix douce. Il débite sa petite leçon, comme un enfant récite sa fable, avec des gestes gauches, timides, une hâte dans le débit qui annonce le désir d'en avoir bientôt fini avec sa harangue obligée de chaque soir.

Et puis se lève un tout petit major suisse, qui vient de consacrer son nouveau né au culte de la maréchale.

Sa femme, encore très souffrante est près de lui, assise dans un fauteuil, la tête couverte d'un grand châle.

Le petit major est heureux de donner son enfant, et il voudrait en avoir une douzaine pour pouvoir tous les consacrer à l'Armée du Salut.

Bravo ! petit major suisse !

Sa femme lui répond d'une voix faible, disant qu'elle est bien malade, mais qu'elle ne souffre pas parce qu'elle est sauvée.

* *

Enfin la maréchale entonne un cantique d'une voix douce et flûtée.

Cette femme est réellement distinguée, fine et aristocratique dans ses gestes et sa voix. Sa grande taille, souple comme un roseau, ondule, accompagnant ses paroles d'une mimique serpentine insinuante. Ses grands yeux s'attachent avec persistance sur tous les auditeurs. Elle observe les physionomies, sonde les regards, promène sur toute l'assemblée un œil franc et loyal. Maintenant l'émotion la gagne. Ce qu'elle dit est banale, mais le ton du débit ne l'est pas ; l'élocution est lente, vibrante, tantôt faible comme un zéphir, tantôt éclatante comme une fanfare. Elle veut convaincre, elle convaincra. Tout dans sa personne, ses gestes, ses regards, annonce une ténacité, une volonté de faire des adeptes, qui empoigne peu à peu, vous tient sous le charme, et finalement entraîne au pied de l'estrade quelques faibles d'esprit.

Alors ce sont des *alleluias*, des cris d'allégresses, des prières et des chants qui effacent de suite tous les péchés du converti.

* *

À la fin se produit un incident.

Je prenais des notes pour cet article, et ma besogne attira l'attention. Et puis, enfin, je m'efforçais de conserver une certaine gravité. C'était assez probablement pour éveiller la curiosité mystique de la maréchale, d'autant plus que je portais mon uniforme.

Il se produisit à un moment donné un certain remue-ménage sur l'estrade, et un jeune capitaine vint discrètement se placer derrière moi.

Puis, d'une voix insinuante, avec un geste câlin, il me demande :

— Est-ce que vous êtes sauvé, monsieur ?

Un peu brusquement, comme surpris de cette attaque religieuse, je réponds :

— Pas encore, mon jeune ami.

Il parut attristé et ajouta :

— Priez, monsieur, priez avec nous !

Et s'agenouillant, il commence à spalmodier une invocation quelconque.

J'étais le point de mire de tous. La position commençait à me gêner ferme. Et je dus enjoindre au jeune capitaine de me fiche la paix, et je sortis, laissant la maréchale et tout son état-major, un peu désappointés de n'avoir pu se faire une recrue dans l'autre armée.

* *

J'ai sous les yeux un numéro du journal : *En Avant*, organe de l'Armée du Salut en France, avec la devise : *Sang et Feu*. Il contient un état des progrès en 1888.

Cette nouvelle religion, d'après le journal, est implantée en Angleterre, Ecosse, Irlande, Suède, Norvège, Danemark, Allemagne, Hollande, France, Suisse, Italie, au Cap de Bonne Espérance, en Australie, en Nouvelle-Zélande, à Madagascar, dans l'Indoustan, aux Etats-Unis et au Canada.

Oui, au Canada, et il paraît que l'Armée du Salut a du succès au Canada qui compte 324 corps et 875 officiers. Et bien plus, ce cher Canada a envoyé 30 missionnaires à ses frais en Indoustan.

Oh ! oh ! vraiment ! Très flatteur pour le Canada.

Enfin, ne trouvez-vous pas que cette institution est une chose très curieuse ?

Ma foi, j'ai cru que ça valait la peine d'attirer l'attention. Car si le XIXe siècle est un siècle de progrès et de lumière, il pourrait bien être aussi le siècle du crétinisme, sur ses vieux jours.

C'est ce que j'ai voulu noter en passant.

CH. DES ECORRES.

GRAPHOLOGIE



Par le professeur Marc Say

Nous ne prétendons pas dire la bonne aventure, ni lire dans l'avenir ; mais nous voulons donner une bonne analyse du caractère des correspondants qui se conformeront à nos conditions.

Nos correspondants sont priés de nous faire rapport de la justesse de nos analyses. Ces rapports ne seront livrés à la publicité qu'avec la permission des correspondants.

VICTOIRE, St. Gabriel de Brandon.—Châtain, yeux bruns foncés, taille moyenne, allure vive et élégante. Cœur bien fait. Nature assez hardie et curieuse. Education assez bonne, et vous ferez de grands progrès, vu votre désir de connaître. En somme physique très agréable et personne de qualités.

HECTOR, Montréal.—Blond clair, taille haute et forte, et très instruit. Caractère ferme et décidé. Homme entreprenant en affaires. Apparence froide et peu sympathique. Je vous crois marié.

C. C., St. Vincent de Paul.—Enfant adorable par ses qualités et son beau physique. Ame candide et nature douce. Blonde, cheveux cendrés et yeux bleus. Taille haute et élancée. Vous aimez et êtes aimée, j'en suis sûr.

EMELIE, St. Jean, P. Q.—Très brune, cheveux très noirs, taille petite et allure vive. Instruite et intelligente. Cœur excellent, mais entêtée en diable. Nature expansive et physique très sympathique.

RAOUL B., Montréal.—Taille moyenne, allure vive, dégourdie ; châtain clair, yeux gris. Joyeux compagnon. Peu instruit, mais très intelligent.

STELLA, R. P.—Charmante enfant, aux cheveux bruns, au teint châtain, aux yeux très expressifs et au cœur tendre et bien fait. Instruction assez bonne, intelligence très développée. Taille moyenne et élégante. Nature portée à la rêverie, et grandes qualités. Aimez, comme on aime à votre âge.



Départ pour la Chasse à Morrison sous le commandement du juge Sugas armé du D^u O^gl^ou^ove de la Justice



Morrison le prend pour un D^elective déguisé



La police le prend pour Morrison (également déguisé)



Chœur des Policemen: Courage, mes braves, nous allons - l'attendre Morrison. (à part) Douce Espérance, conduis les!



La police ne pouvant arrêter Morrison, se rattache en faisant prisonniers les plus dangereux habitants des villages.

Ravi Ravais

L'AFFAIRE MORRISON

CAUSERIE FRANCO-CANADIENNE



LA VIE ILLUSTRÉE a exclu la politique de son programme, et elle a bien fait, car je ne connais rien de plus dissolvant que la politique.

Partout où elle passe, elle laisse des dégâts, des ruines sous lesquelles sont enfouies les plus pures amitiés.

Aussi ne vous en parlerai-je pas ici ; mais je veux vous en dévoiler quelques-uns des dessins, vous raconter un peu les moyens employés pour préparer les grands événements.

L'art de soulever une foule, par exemple, et de l'entraîner à protester contre une mesure inique.

* * *

Vous connaissez tous Wagner, ce grand favori de Louis II de Bavière, ce fameux musicien allemand, qui détestait admirablement la France, ne perdant jamais l'occasion de lui décocher un de ces bons gros pavés, qui sont un honneur pour ceux qui les reçoivent.

L'année dernière, l'*Eden-Théâtre* de Paris avait entrepris de donner au public une audition du *Lohengrin*, un de ses meilleurs opéras.

On en fut ému et un foule énorme stationnait aux abords de la salle au moment de la représentation.

Un de mes amis, grand gaillard dont les cordes vocales résonnent comme un tonnerre, s'approche en flâneur pour juger du coup d'œil. Soudain, au souvenir des grossièretés de Wagner, il se sent pris d'une rage insensée.

Se mêlant à la foule, il entonne tout à coup une vigoureuse série de cris de protestation. Sa voix, assurée et stridente dans son indignation, sonne d'abord dans un silence relatif, dont la force progresse avec chaque cri, éclate à son tour, déchaînant en face de l'*Eden-Théâtre* les plus beaux hurlements populaires, que Wagner lui-même aurait été heureux de mettre en musique.

Le lendemain le gouvernement interdisait les représentations du *Lohengrin*.

Mon ami fut tout étonné de son succès, mais une échappée de lumière lui fit vite comprendre quel parti il pourrait tirer de son larynx dans les luttes électorales.

Pendant les quinze jours de combat qui précéderent le scrutin du 27 janvier dernier à Paris, il troublait systématiquement chaque soir toutes les réunions du candidat ennemi.

Vous n'ignorez pas que la liberté des réunions en plain air est interdite en France. Force est donc aux candidats de réunir leurs auditeurs dans une salle publique, mais fermée, où la police ne doit pas pénétrer, sauf sur réquisition spéciale.

—Oui, mon cher, me disait mon ami, j'acquis bientôt une renommée superbe comme trouble-fête. Ma manière de procéder était simple. Je m'introduisais frauduleusement dans la salle ennemie sans me préoccuper si j'y trouverais des amis. Puis je me faufilais au beau milieu de l'auditoire, et là, sans rime ni raison, au moment solennel où l'orateur lançait au lustre l'ut de poitrine de sa harangue, je lui décochais de superbes interruptions : A bas Jacques ! vive Pierre ! à bas la clique parlementaire ! Assez ! A la porte ! un vrai feu d'artifice quoi !

Ma voix sonnait dans le vide un instant ; mais bientôt de toutes parts m'arrivaient des salves de cris indignés. Je ne perdais pas mon sang-froid. A la moindre accalmie je reprenais ma romance avec une force nouvelle, une conviction de plus en plus frappante. Rien comme un monsieur convaincu où qui en a l'air pour jeter le trouble dans les esprits les plus hostiles, les ébranler peu à peu et finalement les ranger de votre avis. Va sans dire que le brouhaha empêchait les discours et que très souvent une réunion hostile au début se terminait par un ordre du jour favorable à mon candidat.

Puis il y a encore une arme terrible, le rire pour terrasser les plus beaux mouvements. Le ridicule tue tout à Paris. Ainsi à la démonstration Beaudin, du 2 décembre, qui était un coup officiel monté contre certains adversaires du gouvernement, nos amis résolurent de l'écraser par le rire. Groupés par petites fractions sur tout le parcours de la procession, avec chacun un chef, au moment du passage des principaux personnages, nous lancions en plein air les éclats de rire les plus francs et les plus loyaux. Ahuris d'abord, les spectateurs prenaient bientôt fait et cause pour nous, tant le rire est contagieux. Et la police était impuissante, car il est impossible d'arrêter des gens qui rient. Le rire n'a jamais été inscrit dans le code pénal comme une offense contre la société.

Et encore, il faut savoir lutter dans une foule hostile.

Un jour, je me trouvais bien seul dans une réunion d'adversaires politiques. Quelques amis, par-ci par-là, essayaient bien de se grouper autour de moi pour m'aider dans ma tâche louable d'embêter les orateurs. Mais l'ennemi manœuvra bien et je fus isolé. Les coups tombaient sur moi, drus comme grêle, dans le dos surtout. Si j'avais crié où levé la main, j'étais perdu. Pas de danger, très calme, je continuais ma chanson de protestation avec virulence et armé d'une excellente canne, que je tenais horizontalement au bout de mon bras pendant, je bourrais de coups de pointes les ventres, les cuisses, les tibias environnants. A chaque coup, j'entendais un ouf ! de douleur et une voix se taisait. Ma figure était toujours impassible, mes ennemis devenaient indécis, je gagnais du temps, mes amis se frayaient un passage jusqu'à moi et j'étais sauvé.

Remarquez bien l'avantage d'une pareille tactique. Pas de location de salle, pas de casse à payer, pas de réunion à organiser et tout le résultat était pour nous, car cette dernière fois surtout, mon candidat, obtint un magnifique ordre du jour.

Ainsi, croyez-moi, mon cher, si vous voulez entraîner une foule, commencez par hurler modérément, avec un air de profonde conviction, accentuez progressivement vos hurlements, et quels que soient le silence hostile de ceux qui vous entourent où leurs cris de protestation, n'oubliez pas de terminer votre sérénade en gueulant comme un âne. L'effet en est irrésistible.

Et puis le rire. C'est fatal, le rire. Cela détruit tout, c'est un torrent qui noie dans le ridicule les plus belles choses. Mais il faut un beau rire, franc, bruyant, bien timbré, avec une petite larme de joie dans l'œil. Oh ! alors, si la larme y est, le succès est certain.

Si l'on vous attaque dans une foule, ne levez jamais les mains en l'air pour vous défendre, ne criez pas, car votre calme s'en ira avec vos cris, et vos moyens de défense aussi ; mais conservez une tête de bois, vos mains basses et en arrêt. Et avec une bonne canne dont vous tâtez allègrement les ventres les plus proches, vous êtes certain de la victoire.

* * *

Ainsi me parlait mon ami.

Je vous laisse ses théories pour ce qu'elles sont. Je ne les défends pas ni les admire, je vous les expose.

A ceux d'en profiter qui s'en sentent les dispositions. Je puis les assurer que mon brave ami s'en trouvait bien et que réellement il n'a pas usurpé sa renommée.

C'est le plus beau et le plus superbe trouble-fête que je connaisse.

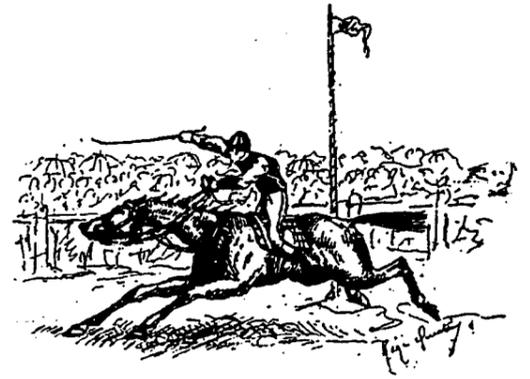
Cette gloire-là en vaut bien une autre, n'est-ce pas ?

Je souhaite à tous ceux qui ont une forte taille, une voix d'airain, un rire franc et loyal et une excellente canne de suivre son exemple.

Ils s'en trouveront bien aussi, car la canne surtout est un grand argument en politique.

CH. DES ECORRES.

ECHOS DU SPORT



La course à pied qui devait avoir lieu il y a quelques semaines, a été remise à cause du mauvais temps.

Cette course aura lieu au Parc Lépine ; la piste à parcourir sera de 5 milles. L'époque n'est pas encore fixée.

Les concurrents seront : John White, W. Murphy, Art. Chapleau, notre jeune coureur canadien, Art. Ryan.

Les bourses seront de \$20 et \$10

* * *

Kilrain et Mitchell font en ce moment une grande tournée de boxe pour la gloire et l'argent.

* * *

La course à pieds de six jours, qui a eu lieu du 8 au 14 courant, à Pittsburgh, a obtenu un grand succès. Le grand Central Rink n'a pas cessé d'être comble. Les concurrents étaient : Cartwright, Golden, Noremac, Conner, Day, Messier, Hoagland, Cox, Hegelman, Nolan, Adams, Dillon, Tilly, Mackie, Taylor, Largen, Siebert, Ran, Williams, Engledrum, Turner, Brown, Yocum.

Cartwright a parcouru le premier mille en sept minutes.

* * *

Alfred de Oro, le Cubain et Al. Frey, le champion, vont jouer une grande partie de *pool* en 600 points, pour le championnat du monde. Le combat aura lieu les 23, 24 et 25 avril. On jouera 200 points chaque nuit.

* * *

Aux Etats-Unis, le turf donne de l'emploi à 50,000 personnes et en aide indirectement 50,000 autres.

Les étalons et les juments reproductrices sont évaluées à \$6,000,000. Leurs descendants ont gagné, durant la saison dernière, plus de \$2,000,000.

La valeur des champs de courses et des écuries qui en dépendent est de \$6,000,000.

Durant la saison dernière, 3,500,000 personnes ont assisté aux courses.

* * *

Plusieurs clubs canadiens se proposent de visiter New-York, cette année.

* * *

Un artiste de Rome a offert £500 à John Tener, le *pitcher* de Chicago, pour deux mois de pose comme modèle.

* * *

Sous le titre *Sport*, un journal de Philadelphie annonce que Clark, le champion tueur de rats du comté de Luzerne, a parié avec John Spencer, un aubergiste de Hazelton, qu'il tuerait vingt rongeurs dans l'espace de quatre minutes et qu'il ne se servirait, pour cela, que de ses mains et de ses dents. Ce nouveau genre de sport aura lieu dans la cour de l'auberge de Spencer. Un arbitre et un pointeur seront choisis pour la circonstance.

PREMIERS NUMÉROS

Nous pourrons fournir aux nouveaux abonnés ou à toute autre personne désireuse de garder la file de LA VIE ILLUSTRÉE, tous les numéros qui auront parus.

Le comble de la galanterie :

Refuser de battre les cartes parce qu'il y a des dames dans le jeu.

NOS BONS MINISTRES



Il n'y a pas d'erreur : nos ministres sont des gens qui ne se foulent pas la rate.

S'ils lisent LA VIE ILLUSTRÉE, ils seront peut-être surpris de l'audace dont nous faisons preuve en les dénonçant...

Il n'y aura vraiment pas de quoi !

Quand nous constatons qu'un homme engagé par nous ne remplit pas ses obligations,

est-ce que nous nous gênons pour lui adresser une verte semonce et pour le menacer de le flanquer à la porte ?

Au contraire, nous profitons de l'occasion avec un rare empressement.

Pourquoi ne dirions-nous pas leur fait à nos ministres ? Ces ministres-là, en somme, sont à nous aussi bien qu'aux autres. Ainsi que n'importe quel gros bonnet, nous les payons et, conséquemment, nous avons tout autant de droit sur eux que l'hon. juge Machin, que telle ou telle grosse bedaine du commerce, de la finance, ou autre.

Ces gens-là travaillent où, du moins, sont payés pour travailler dans nos intérêts.

Ils paraissent oublier cette vérité et il est bon de leur rappeler que tout homme payé par une personne est un serviteur.

Or, tous nous contribuons de nos deniers à la formation du salaire de nos ministres. Ils sont donc les serviteurs de tout le monde.

Et ce n'est pas parce qu'ils ont pris l'habitude de s'ériger en maîtres que nous devons nous aplatir devant eux comme les Célestes devant leurs idoles.

Nous avons à nous plaindre de leur conduite peu honnête et nous voulons exposer nos griefs au public, aux maîtres de nos ministres :

Il y a deux mois et demi environ, nous avons adressé à divers ministres des provinces de Québec et d'Ontario, une lettre très poliment conçue, par laquelle nous sollicitons des annonces des deux gouvernements.

LA VIE ILLUSTRÉE est un journal qui en vaut bien un autre, quoi qu'il n'ait pas de couleur politique. Conséquemment, il a droit aux mêmes privilèges que ses confrères— ceci dit entre parenthèses.

Huit jours après, nous reçûmes de Québec une lettre, rédigée à peu près en ces termes :

“ Monsieur le Ministre m'autorise à vous accuser réception de votre lettre du etc... (Signé) : LE SECRÉTAIRE ***. ”

Bon, pensâmes-nous ; voilà qui marche à merveille.

Huit jours plus tard, autre lettre pleine de promesses :

“ Monsieur le Ministre m'autorise à vous informer que votre lettre SERA prise en considération. (Signé) : LE SECRÉTAIRE ***. ”

Mais il paraît que notre demande a besoin d'être longuement considérée et minutieusement examinée, car le secrétaire du ministre ne nous a pas donné, depuis, d'autre spécimen de sa prose.

Nous ne désespérons pas, cependant, car nous savons que la queue du chat pousse avec le temps, et nous nous attendons à recevoir, un beau jour, une troisième missive ainsi rédigée :

“ Monsieur le Ministre m'autorise à vous dire que votre lettre EST prise en considération, etc. ”

Puis trois mois plus tard, la suivante :

“ Monsieur le Ministre m'autorise à vous dire qu'IL CONSIDÈRE votre lettre, etc. ”

Et enfin cette dernière, dans un an ou deux :

“ Monsieur le Ministre m'autorise à vous dire, après mûre considération, que votre lettre n'étant pas rédigée dans les *târmes*, vous l'obligerez en lui en faisant parvenir une nouvelle, etc. ”

Dans la province d'Ontario, c'est encore pire. Nous avons reçu un simple accusé de réception. Sir Hector Langevin et Sir Adolphe Caron, hommes expéditifs, ont fourré notre lettre au panier.

Sont-ils donc tellement amateurs du *dolce farniente* qu'ils n'ont pas le temps de répondre ? Où n'ont-ils pas le courage de refuser carrément, franchement ?

Dans l'une ou l'autre hypothèse, ils négligent d'accomplir leurs devoirs ; ils abusent de notre confiance propre et de celle de tous nos compatriotes, et leur conduite doit être stigmatisée.

Pensée, à propos de ministres :

Singulière anomalie : On appelle valet un homme qui sert un seul maître et l'on considère comme un maître celui qui en sert des milliers à la fois !

Cependant, un palefrenier est toujours palefrenier, qu'il étrille un seul cheval ou qu'il en étrille cent mille !

JEAN CRAVACHE

CHRONIQUE DE LA MODE



Les vêtements de printemps diffèrent peu de ceux de l'année dernière, mais il serait en effet difficile de trouver quelque chose de mieux à créer. Visites, mantelets à pans, mante Récamier, en dos ajusté, en corsage froncé devant, à pèlerine, à manches sacs, cape, redingote, etc. ; tout est connu, catalogué, et pourtant chaque saison trouve moyen d'apporter un embellissement, une nouveauté,

à ces jolis modèles, soit en faisant le dos très court, et les pans longs, soit au contraire en goût, pour amener le résultat désiré par la mode.

Les mantelets nouveaux sont un assemblage de pièces de velours ou de peau de soie, mélangées de dentelle et surchargées de broderies d'or ou de jais, formant des riens gracieux et jolis comme toutes les créations coquettes et charmantes sorties des mains de la fantaisie : on lui permet tout, à cette frivole mondaine, elle nous soumet aux fluctuations de son caprice, et son goût très très prononcé pour les fanfreluches et les recherches n'est jamais déplacé, car tout ce qu'elle crée est original et seyant.

Les robes d'intérieur, pour le matin, sont sujettes aux variations les plus nombreuses. Il n'y a pas de mode proprement dite pour ces toilettes qu'on est convenu d'appeler matinées et qui, pour la plupart, sont élégantes au possible car la liberté la plus entière comme garnitures et façons est seulement dirigée par le goût. Pour bien rester dans le style de l'époque, on recherche comme type la forme redingote en velours ou peluque s'ouvrant sur une jupe dentelle crème avec transparent de surah de nuance claire, rose de Bengale ou vert tilleul. De larges revers et une cravate de tulle brodé, genre merveilleuse, fond de cette robe en velours rubis, gris argent, ou bronze, une toilette jeune et très seyante.

A côté de ces redingotes classées de style, on en voit d'autres plus modestes mais toujours jolies. L'une sera en drap beige clair ou héliotrope, avec grandes manches moyen âge doublées de soie blanche.

Les secondes manches plates et le tablier seront en drap blanc, celui-ci brodé de grandes palmes Empire. Avec ce modèle on varie les nuances à l'infini.

Puis la robe pratique entre toutes, en lainage vert russe, carnelite, bleu grisâtre, ressuscitant la traîne plissée à gros plis derrière. Le devant du corsage est relevé en draperie sur les épaules, et la manche à grands revers religieuse à le col et les parements d'une nuance qui tranche avec le fond.

Dans les grandes maisons de couture, celles qui donnent le ton aux modes nouvelles, l'essai tenté pour revenir tout doucement aux draperies savantes a réussi, et nous allons voir nos costumes subir une transformation qui, partie d'un rien, va certainement reprendre une allure très accentuée pour l'été. Les jolies étoffes que cette saison va produire, amèneront tout naturellement le retour de la jupe un peu bouffant au-dessous de la cunbrure de la taille. Ce changement sera accueilli avec plaisir, car beaucoup de femmes n'ont pu se décider à subir la tyrannie de mode, et ont protesté contre la forme exigüe des robes et des tailles courte du premier Empire. Sans vouloir pourtant revenir aux falbalas, ni aux draperies exagérées nous trouvons, avec les femmes de goût, que l'on peut prendre un juste milieu entre la robe droite et le costume surchargé d'accessoires. Une draperie gracieuse, relevant la tunique sans effort, donnera à la toilette un cachet dont ne pourra nier le mérite et la distinction.

Nous avons déjà parlé des chapeaux que la saison édite, et nous avons vanté leur grâce et le bon goût qui a présidé à la combinaison des jolies garnitures qui leur donnent tant de séduction. Nous en donnons aujourd'hui deux modèles pour jeunes filles absolument réussis. L'un, en crin vert sombre, est orné sur le bord d'une ruhe déchiquetée, en soie jeune pousse ; sur le devant de la calotte, torsade en ruban de faille vert jeune pousse avec nœuds de chaque côté retenant un bouquet de fleurs de pommier.

L'autre, en paille de fantaisie, a les bords coquettement relevés derrière et sur les côtés. Comme garniture, une hirondelle aux ailes déployées posée sur une touffe de folle avoine.

Il n'est question dans le moment pour chapeau de visite ou de théâtre, que du gentil béguin de baptême. De petit rien, charmant et seyant, est coulissé de rubans comète ou de microscopiques galons d'or. Sur le dessus, un semblant de bouquet d'orchidées ou de gardénias sans feuillage, agrafé par un scarabée en brillant.— Les orchidées et les gardénias sont les fleurs préférées par la mode. Les fleuristes préparent des garnitures charmantes, qui orneront les robes de bal dans les fêtes données après Pâques ; des chrysanthèmes qui ont eu, elles aussi, leur heure de succès, il n'est déjà plus question. Leur règne n'a duré que l'espace d'un matin.

Bien des abonnés me demandent si la vogue que nous annonçons comme ressuscitant les boutons prend toujours de la consistance, et si elles peuvent, se basant sur cette promesse, orner ainsi leurs costumes et leurs vêtements de printemps. Le journal leur fournit la preuve du succès de ces riches garnitures, car les modèles qu'il reproduit sont tous aussi artistiques qu'élégants. Nous avons sous les yeux des types aussi différents qu'étranges de ces beaux boutons dont la variété est infinie. Les uns, larges, en métal, ont des ciselures admirables, d'autres sont émaillés ou peints, il s'en trouve en nacre sculptée représentant les sujets les plus divers. Rien n'est plus beau que cette collection digne au point de vue de l'art de figurer dans une exposition industrielle. Ces boutons, qui feraient un effet merveilleux sur une jaquette ou une redingote Directoire, donneront à ces vêtements un cachet élégant et nouveau.

ROSE COUTURIER.

VARIÉTÉS

Les parents du petit Albert parlent des petits enfants malheureux qui pourtant n'ont pas demandé à naître.

Albert s'approche de sa mère et, d'un ton câlin :

— Dis donc, maman, est-ce que moi j'ai demandé à venir au monde ?

La logique d'un ivrogne :

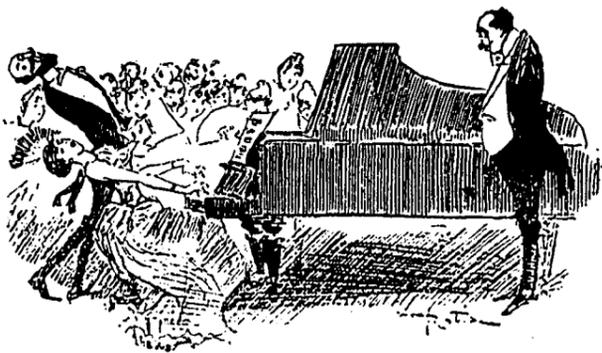
— Vous avez tort de boire, père François ; le vin vous fait trébucher à chaque pas.

— Pas du tout, mon gars, je n'ai pas tort de boire ; j'ai seulement tort de marcher quand j'ai bu.

Réflexion d'un dilettante que la musique a crétinisé :

— Pour bien chanter le *Postillon de Longjumeau*, la voix du ténor doit avoir un timbre-poste.

PETIT CODE DE LA BONNE COMPAGNIE.



(Suite)

Une femme, si elle n'est pas jeune, peut accepter plus facilement cette politesse ; mais, de son côté, elle doit être aussi très sobre de paroles et d'indications.

Si vous vous égarez dans les rues et que vous ayez besoin de demander votre chemin à un passant, en faisant votre demande, inclinez-vous poliment avant de parler.

Si vous rencontrez une personne amie dans la rue et que vous ne vouliez pas vous arrêter à lui parler, contentez-vous de la saluer de la tête ou de la main ; mais si cette personne est plus âgée que vous, vous devez vous incliner.

Si vous vous arrêtez dans la rue pour parler à quelqu'un, votre entretien doit être fort court et fait à voix basse : premièrement, pour ne pas obstruer le passage ; secondement, pour ne pas mettre les passants dans la confiance de vos paroles ; et il faut aussi avoir soin d'éviter les exclamations et les éclats de rire, qui attirent l'attention en donnant l'aspect de personnes fort évaporées.

Si vous devez du respect à la personne à qui vous parlez ainsi dans la rue, ce doit être elle qui a commencé à vous arrêter, et c'est de même à elle qu'il appartient de rompre l'entretien ; agir autrement est contraire au savoir-vivre.

Quand on passe dans la rue et qu'on voit une personne de connaissance à sa fenêtre, on s'incline sans s'arrêter ; de même qu'il est du plus mauvais ton, quand on est à sa fenêtre, soit de chercher à parler, soit de faire des signes à une personne qui passe devant votre maison. Un salut est tout ce qu'on se doit de part et d'autre.

C'est également de savoir-vivre, étant en voiture, de faire arrêter pour parler à une personne qui est à pied, à moins que l'on n'ait une place à lui offrir dans sa voiture, ou une chose fort importante à lui communiquer.

Une femme qui monte dans un omnibus doit s'incliner légèrement pour saluer les personnes qui s'y trouvent avant elle.

De même, quand on entre dans une boutique, on doit saluer, non en faisant une révérence, mais en s'inclinant poliment.

Mal plaisanter est aussi manquer de tenue morale au premier chef, car le chapitre des plaisanteries est un de ceux qui relèvent le plus du savoir-vivre ; l'homme, et plus encore la femme, étant bien vite jugés par des personnes de bonne compagnie sur les plaisanteries qu'ils se permettent.

D'abord, comme règle générale, il faut reconnaître, en ce qui concerne la plaisanterie, que, quelque bonne qu'elle soit, on ne peut se la permettre avec tout le monde et dans toutes les occasions.

Ainsi une jeune femme, et bien plus encore une jeune fille, n'ont pas le droit de plaisanter une femme âgée : à moins, toutefois, que ce ne soit dans une tendre intimité de la famille et après lui en avoir demandé la permission gaiement.

Un jeune homme ne doit pas plaisanter un homme âgé, sous peine de manquer à la plus simple politesse.

On ne doit jamais se permettre de faire une plaisanterie, soit à un prêtre, soit à un ministre d'une religion, quelle qu'elle soit, quand même sa religion ne serait pas la nôtre.

Un homme bien élevé ne se permettra jamais de faire une plaisanterie à une femme, qu'elle soit jeune ou âgée, s'il n'y a pas été autorisé par des liens de famille ou d'intimité.

Un fils manque de respect à sa mère quand il lui fait

une plaisanterie ; de même envers son père : c'est l'indice d'une mauvaise éducation.

Il est du plus mauvais goût de faire une plaisanterie à une personne qui vous est subalterne, comme votre domestique, votre servante, votre portier, etc. Car la familiarité engendre toujours le mépris, et les gens bien élevés savent être bon et même très-affectueux envers leurs gens sans jamais descendre à être familiers avec eux.

De même, on ne doit pas se permettre de faire une plaisanterie à une personne que l'échelle sociale place au-dessus de soi, car on risque de recevoir une leçon qui paraîtrait bien dure, et le vrai savoir-vivre consiste à ne jamais rien faire ni rien dire qui puisse vous attirer un blâme ou une riposte fâcheuse.

Toutes les plaisanteries non plus ne sont pas bonnes à faire.

Ainsi, il faut jamais plaisanter les personnes âgées sur tout ce qui touche à la mort ou peut la rappeler.

Il est de très-mauvais goût de plaisanter une jeune fille sur le mariage, surtout si cette plaisanterie lui est faite par un homme. Une plaisanterie de cette nature, dans certains cas, peut être plus que grossière, et devenir immorale.

On ne doit jamais parler en plaisantant d'une religion, qu'elle quelle soit, car cela peut offenser la conscience de ceux devant qui l'on plaisante.

Plaisanter des personnes âgées, c'est manquer de tenue.

Plaisanter des personnes infirmes, c'est manquer de cœur.

Savez-vous d'ailleurs ce que Dieu vous réserve un jour ?

Mais bien plaisanter, le faire avec à-propos, avec tact, finesse, avec esprit, est un charmant talent qui montre une distinction très-rare et une éducation parfaite : car toutes choses peuvent se dire et s'entendre, quand elles sont bien dites ; mais c'est ce bien dire qui est la pierre de touche infaillible du véritable savoir-vivre.

Aussi, comme il est plus facile de ne pas plaisanter du tout que de bien plaisanter, je conseille aux personnes qui ne seraient pas très-sûres de leur talent en ce genre de s'abstenir.

(à suivre)

MME. DE BASSANVILLE

FABLES A LA VAPEUR

Un grand tambour-major rongé par la famine
Dinait d'une simple sardine.

MORALITÉ

On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

**

Un pacha frappait un esclave.
Celui-ci, subitement grave,
Ouvrit le ventre du pacha.

MORALITÉ

Frappez, et l'on vous ouvrira.

Un monsieur qui porte mal son parapluie renverse, en passant devant un étalage, deux vases assez beaux.

Le marchand pousse des cris de paon.

— Monsieur, ce sont des vases du Japon, il faut me les payer cent francs les deux ; ils valent bien ça...

— Pardon, je vous ferai remarquer qu'ils n'ont plus aucune valeur

**

Le canard marcherait peut-être plus droit s'il s'appuyait sur une canne.

**

Le comble de la distraction pour un fumeur :
Mettre sa pipe au râtelier de sa belle-mère.

BON MARCHÉ

LA VIE ILLUSTRÉE est le plus grand et le plus volumineux de tous les journaux illustrés publiés en langue française et c'est le moins cher de tous les journaux illustrés du monde entier.

LE TOUPET



Un front paré me plaît ; mais de la chevelure
Dont les anneaux soyeux ornent votre figure,
Et de votre habit noir caressent le collet,
Ce que j'aime le mieux, messieurs, c'est le toupet.
La touffe de cheveux qui couronne un visage
Fut toujours en faveur jusque chez le sauvage.
Le toupet siérait même au front chauve d'un Czar.
Un laurier fut jadis le toupet de César.
Le Chinois, que sans peine opprime l'Angleterre,
Avec de beaux cheveux défendrait mieux sa terre :
Mais, hélas ! qu'espérer de ce peuple tondu,
Au premier coup de feu s'enfuyant éperdu ?
Des peuples sans toupet l'âme semble amoindrie.
Les peuples chevelus adorent leur patrie ;
En présence du glaive ils ignorent la peur,
Et regardent la mort sans changer de couleur.
Le toupet du courage est l'éloquent symbole :
Nos pères les Gaulois ont pris le Capitole ;
Samson perdit sa force en perdant ses cheveux :
Un tondu ne pouvait régner sur nos aïeux.
Louis quatorze, fier sous sa perruque immense,
Eut un toupet rival de sa haute puissance,
Et les grands de sa cour, adulateurs soigneux,
Imitaient à l'envi l'ampleur de ses cheveux.
Au surplus, parmi nous, notez-le, je vous prie,
De ce mot de *toupet* l'acception varie.
Nous disons de quelqu'un dont l'audace nous plaît,
Qu'il est l'homme de cœur et qu'il a du *toupet*.
Il est tel orateur qui remplit la tribune
Du bruit de son amour pour la cause commune,
Puis, faisant bon marché de son beau dévouement,
A de vils intérêts immole son serment ;
Hier, plein de chaleur et même de colère,
Aujourd'hui, le voilà d'opinion contraire.
Hier, comme aujourd'hui, sa faconde a brillé.
Quel toupet ! l'auditoire en est émerveillé.
L'audace quelquefois vient en aide au génie :
Un jour, Napoléon, dans les champs d'Italie,
Avec peu de soldats dut soutenir l'effort
De nombreux ennemis favorisés du sort.
Ils marchaient enivrés d'orgueil et d'espérance ;
Bonaparte veillait sur l'honneur de la France.
Voyant fondre sur lui ces masses de Germains,
" Arrêtez ! crin-t-il, vous êtes dans mes mains ;
Bas les armes ! sinon je vous réduis en poudre..."
Wurmser, tout stupéfait, ne sait plus que résoudre :
Il pâlit ; du tonnerre on le croirait frappé...
De son propre captif, à sa perte échappé,
La menaçante voix l'épouvante et l'abuse.
Il se croit entouré, victime d'une ruse :
Il tremble en faible oiseau surpris dans un filet.
Bonaparte triomphe... En voilà du toupet !
Mais du moins celui-là mérite la louange ;
On aime un trait hardi qui nous sauve et nous venge.
Quand une feinte évite un déluge de maux,
Cette feinte sublime est digne d'un héros.
Je m'arrête, je crains en bonne conscience
D'avoir trop abusé de votre patience ;
Si je m'étendais plus sur un pareil sujet,
Vous trouveriez, messieurs, que j'ai trop de toupet.

PAILLET DE PLOMBIÈRES.

LA SCIENCE DE LA VIE

On doit son existence à la seule nature ;
Mais on n'a des talents que par l'instruction.
Voyez, dans nos jardins, rien ne vient sans culture ;
La culture de l'homme est l'éducation.

Le comble de la gloutonnerie :
Dévorer un pâté de maisons.

**

Le comble de la sensibilité :
Plourer en voyant un accident de terrain.

L'EXPÉDITION CONTRE MORRISON

LETRE D'UN HABITANT A SON FRÈRE

A Monsieur Evangélisse Sansfaçon,

L'Abord à Plouffe,

3ième rang, près du cordon.

Mon cher Evangélisse,

Tu n'as pas besoin de t'occuper de ce qu'il y a dans les gazettes à propos de Morrison. Toute l'affaire se passe dans les environs de chez nous et je puis te donner des nouvelles mieux que qui que ce soit.

Donald Morrison est une de mes connaissances et nous avons souvent claqué le coup ensemble en faisant des parties de chasse au lac Mégantic. C'est un Ecossais des vieux pays et il peut à peine dire deux mots de français. C'est un "Jack" qui n'a pas froid aux yeux. Il est fort comme un Turc et je suis sûr qu'il trempera une soupe chaude à ceux qui voudront l'empoigner. Avec ça il est fin comme une soie, et il glissera entre les mains des policemen comme une anguille. Avant hier je l'ai rencontré dans l'auberge à Springhill et nous avons tiré une touche ensemble.

Tout en jasant avec moi il m'a conté son affaire. Il veut bien passer pour un proscrit, comme on l'appelle dans les journaux, mais il prétend qu'il n'a pas commis de meurtre. Un huissier a voulu se montrer malcommode dans sa maison. Il était venu pour le poigner, et pour se montrer "smart" il avait eu l'imprudencence de le viser avec un revolver. Morrison, voyant ça, avait tiré dessus. Il paraîtrait que l'individu serait mort du coup. Morrison prétend que les huissiers ne sont pas du monde et qu'on ne doit pas le pendre pour ça. Je lui ai conseillé de se laisser prendre par les hommes du juge Dugas, et il m'a répondu qu'il avait vu dans le *Star* et le *Witness* qu'il y avait des punaises dans la prison que ça sentait le renfermé et qu'il ne voulait pas y pensionner. En me lâchant pour aller à sa cabane à sucre il m'a dit qu'il ferait prendre une bonne suée à la police.

Je lui ai dit qu'il ne devait pas venir demander à couvert chez moi, parce que si les hommes de police venaient à l'y rencontrer, il y aurait des coups de pistolet de tirés et que ça ferait peur aux enfants, surtout à mon petit dernier qui tombe dans des confusions chaque fois que l'on parle un peu fort dans la maison.

Morrison est parti et je n'en ai plus entendu parler dans le village.

Lorsque le juge Dugas est arrivé par chez nous avec ses soldats, je te garantis que ça a épeuré les habitants. C'était quasiment aussi pire qu'en 1837 et 1812 lorsque le colonel Jevousalumarie a marché contre les Bastonnais.

La police était armée avec des carabines, et des pistolets que c'était réellement effrayant à voir. Et puis c'était, cherche ici, cherche là; pas d'affaire, pas plus de Morrison que sur la main. Il y avait parmi eux un grand sergent écossais avec une vèze. Je lui ai demandé pourquoi ça? Il m'a répondu que c'était pour jouer une "tune" dans le bois et que ça ferait danser Morrison. Il remplit son sac avec du vent et il croit qu'il prendra son homme. Je pense qu'il ferait mieux de remplir la poche de sa vèze avec du *hot scotch* et du *porridge*. Avec ça il aurait plus de chance d'attraper son Jack.

Aujourd'hui il n'y a pas moins que quatre-vingts hommes, je crois, qui font la chasse à Morrison. Ils le relancent dans tous les coins et racoins des bois. Lorsqu'ils reviennent au village, un habitant leur dit: l'anguille brûle! Et puis c'est tout. Lorsqu'ils retourneront à Montréal ils pourront, comme ces chasseurs qui avaient passé six jours à la chasse aux canards sans avoir rien tué, dire à leurs amis: "On n'en a pas tué, mais on leur a joliment chauffé le derrière."

Quand le juge Dugas a vu qu'il était dans les pataches avec ses soldats, il a cru qu'il ferait bien de mettre de la religion dans son affaire. De la religion, tu vas voir comment il s'y est pris. Il est allé voir les ministres protestants et leur a demandé de lire un mandement au prône pour défendre aux gens de donner à couvert ou à manger à Morrison. Je t'en fiche. Les ministres étaient tous de la mauvaise religion et, tu comprends, ça n'a pas produit aucun bon effet. Va donc parler d'explication à des protestants.

Aujourd'hui c'est un vrai pique-nique dans le comté. Les soldats de Québec ont apporté de la viande avec eux et plusieurs bouteilles de sirop d'avoine. Quand ils ont passé la journée à faire la chasse dans les bois, ils reviennent au village tout essouffés et couverts de vase de la tête aux pieds. Ils ont l'air de vrais mardi-gras. Le soir ils s'amusent au "all-four" et à la brisque. Les plus argentés jouent aux "cœurs" pour des coppes, en se rinçant la dalle du cou.

Je te dirai franchement mon opinion sur Morrison. Je crois qu'il est trop fûté pour la police. Il parle au diable cet homme-là. Des sorciers comme lui, je pense qu'il n'y en a pas deux comme lui dans le pays.

Et puis, mon cher Côme, dis-moi. Penses-tu qu'on pendra cet homme-là lorsqu'on l'aura pris? Bernique! mon ami. Jamais il ne trouvera un jury, s'il y a un Ecossais dedans, qui le trouvera coupable seulement d'assaut. Des jurés anglais, écossais et canayens, ça s'accordera jamais.

Laisse porter les choses. Mais que je te vois la prochaine fois à l'Abord-à-Plouffe, tu m'en donneras des nouvelles de Morrison. Ça sera ce que je te dis. Arrive pour lui faire un procès, poche, pas de verdict. Des compliments chez vous.

Ton ami,

COME BELLEHUMEUR.

Pour copie conforme,
H. BERTHELOT.

CONCOURS DE BÉBÉS

ORGANISÉE PAR "LA VIE ILLUSTRÉE"



Ce concours, d'un nouveau genre en ce pays, sera tenu à Montréal, vers la mi-mai.

Voici la liste des prix:

- 1er prix..... Une médaille d'or et \$25.00
- 2me prix..... " " d'argent et \$20.00
- 3me prix..... " " de bronze et \$15.00
- 4me prix..... \$10.00
- 5me prix..... \$5.00

Et dix mentions honorables

Il est fait appel à tous les beaux bébés du pays. L'âge des concurrents de devra pas dépasser deux ans et demi; leur constitution et leur beauté sont le sujet du concours.

L'organisateur fait appel à toutes les personnes désireuses d'exposer, de lui adresser leurs demandes sans retard, car la liste est déjà ouverte et se couvre rapidement.

On trouvera des détails complets dans le numéro du 6 avril.

On pourra aussi se procurer auprès de l'organisateur ou dans la *Petite Correspondance* de LA VIE ILLUSTRÉE, tous les renseignements désirés.

L'ORGANISATEUR,
W. A. GRENIER,
Directeur de LA VIE ILLUSTRÉE.

A PROPOS DU "DICTIONNAIRE D'HOMONYMES" DE M. CHS. BAILLARGÉ

LA VIE ILLUSTRÉE ayant publié, ainsi que la *Minerve*, une courte critique du livre de M. Baillargé, nous faisons un devoir de reproduire l'entrefilet suivant qu'on nous communique en nous priant de le publier:

Pendant que d'un côté, "un passant" sous l'en-tête de "Lexicographie", traite de ridicule, dans la *Minerve*, le DICTIONNAIRE D'HOMONYMES de M. Baillargé, M. Du Courthieu, secrétaire de l'Association Universelle (Académie des Palmiers) pour l'Expansion de la Littérature française, ... ayant pour organe "L'Ère Nouvelle Illustrée," écrit de Paris à M. Baillargé, en date du 21 mars dernier:

"VOTRE DICTIONNAIRE AURA UNE-MÉDAILLE DE 1re CLASSE à la prochaine fête des Palmiers." Vous avez droit aussi à une place dans notre "Panthéon du mérite." Veuillez faciliter notre œuvre de vulgarisation "en nous adressant, avec votre photographie pour une gravure (page entière de notre journal) tous documents, manuscrits, ou imprimés nécessaires pour rédiger sur "votre personnalité une notice originale complète."

Avoir droit, de par l'appréciation de M. Du Courthieu, à une place dans le "Panthéon du mérite", c'est une grande gloire, sans doute!

Cependant, nous nous permettrons de mettre en garde M. Chs. Baillargé contre l'Académie des Palmiers, société dont le but est l'exploitation de la vanité humaine.

Et si vous n'avez pas confiance en notre avertissement, M. Baillargé, consultez M. Benjamin Sulte. Il vous édifiera.

RUYSDAL.

TOUS LES MOYENS SONT BONS

C'est surtout en matière d'élection, paraît-il, que tous les moyens sont bons. Exemple, la petite anecdote suivante, absolument historique:

Un vieux maire, avait un médecin, dont les opinions sont littéralement opposées aux siennes. En un mot, le maire aurait voté pour les candidats conservateur, et le médecin, pour les libéraux.

La veille des élections, le médecin voulant à toute force empêcher le maire de se rendre au scrutin, lui fit une visite; celui-ci était un peu souffrant. Naturellement, le docteur lui conseilla le repos et lui fit une ordonnance en lui recommandant de prendre le matin à jeun un verre de quelque chose.

Le lendemain, jour du vote, le vieux maire était pris d'un tel dérangement qu'il lui fut impossible de se rendre au poll.

Le remède du médecin était tout simplement une purge des plus violentes...

Pour les incrédules nous pourrions désigner la localité où le fait s'est passé.

WILLIAM PITON.

FABLE-VAPEUR

LE COCHON POCHARD

Un porc, dans un pressoir, sans indécision,
But du vin doux et fut saoul comme un potiron.

MORALITÉ

L'occasion
Fait le lard rond.

DUTRONBLON, ESQ.

On demande à un artiste une définition de l'égoïste: —L'égoïste, dit-il, c'est le monsieur qui ne s'occupe pas de moi!

Le jeune Toto a plusieurs compliments à écrire pour le jour de l'An; il demande à sa mère comment il doit s'y prendre.

—Le mieux est d'écrire comme l'on parle.
—Oui, mais, alors, quand on parle du nez...?

FEUILLETON DE "LA VIE ILLUSTRÉE"

LA FOLLE DU MONT-ROYAL

ROMAN MONTRÉALAIS INÉDIT

Spécialement écrit pour "La Vie Illustrée."

PREMIÈRE PARTIE

CRIMES SUR CRIMES

CHAPITRE VI

LE BONHEUR N'EST PAS DURABLE ICI BAS !

Sa santé s'en repentit bientôt. A l'entrée de l'hiver, si généralement humide au Canada, il se mit à cracher le sang ce qui est toujours plus grave chez l'homme que chez la femme et la pneumonie se déclara. Les nuits passées au club dans un atmosphère enfumée, les champanagnes et les autres liqueurs, en un mot, les abus de différents genres, contribuèrent ensemble à ébranler cet homme jadis si robuste et si sain. Robert stationnait plusieurs heures chaque jour à l'office de la rue St. Paul, touchait quelques appointements pour ses menus plaisirs, mais ne manquait pas l'heure de la promenade sur les rues St. Jacques et Notre-Dame. Toujours mis avec recherche, et ganté de couleurs claires ce bambin demandait de l'œil et du geste à chaque jolie fille passant sur la rue de l'Admirer ; n'était-il pas M. Robert Ducerceau le fils d'un grand négociant !

Bientôt le pavé de la rue ne lui paraissait pas assez propre, il demanda à son père une petite voiture que son père s'empressa de lui acheter, ainsi qu'un ravissant petit cheval écossais.

M. Ducerceau renvoya l'assistant book keeper Benjamin qu'il payait huit piastres par semaine pour donner, soit-disant la place à Robert et faire une économie qui lui revint bien plus coûteuse. Burnichon le caissier eut garde de s'en plaindre, son autre subalterne Wikery faisait tout l'ouvrage et était son parfait confident, de sorte que le peu de travail que faisait le jeune fils à papa ne pouvait guère lui ouvrir les yeux.

M. Cyrille au contraire, se figurait avec illusion, et tous les pères n'en ont-ils pas ! avoir fait un coup d'adresse en mettant son garçon aux côtés de Burnichon.

Sur ces entrefaites, arriva le moment de la sortie d'Alice du couvent de Villa Maria. Quelle joie pour madame Ducerceau, quelles caresses ne lui prodigua pas cette bonne mère. D'ailleurs Alice était une jeune fille accomplie sous tous rapports ; sortie avec les premiers prix de sa classe son départ fut regretté des respectables sœurs et de toutes ses compagnes et malgré ses promesses de revenir visiter ces lieux bénis où son enfance avait passé son plus beau temps, bien des yeux se mouillèrent le jour où M. et Mme. Ducerceau vinrent l'enlever.

—Quelle belle perspective, disait la mère à ceux qui l'entouraient, nous sommes réunis tous les quatre à présent ; je ne serai plus seule le soir et toute la journée, tu seras bonne et bien aimante, n'est-ce pas chère fillette ? s'écriait-elle en embrassant Alice, et celle-ci lui répondait par un baiser.

Comme elle était musicienne et quelle voix ! quelle était belle à voir quand ses doigts couraient sur l'ivoire du piano sa voix s'élevait pure et suave dans un chant idéal. De beaux yeux bruns, si communs aux jeunes canadiennes, une peau de satin rosé et la grâce d'un ange.

Ses père et mère donnèrent quelques réceptions en son honneur ; Alice n'en fit nullement gênée : ignorante du mal, elle n'aurait pu soupçonner qu'il fût de ce monde. Quel contraste avec Robert, si prétentieux, si raide pour son âge ; il venait tout au plus d'atteindre sa seizième année et loin d'être fier de sortir avec sa sœur dans la charrette anglaise, il fallait la lui imposer et monsieur en aurait préféré une autre, ce qui faisait beaucoup rire le père, qui lui souffrait tout, mais peinait profondément sa mère.

Robert ne tarda pas à sortir le soir pour aller au Théâtre-Royal, à l'Académie ou ailleurs. Maman se récriait, mais papa approuvait, d'ailleurs on le confiait indirectement à John Spears le cocher, qui jurait de lui porter autant d'intérêt que s'il était son fils : cet homme était si correct !... Se cocher ne tarda pas à devenir familier avec celui qu'il devait surveiller et les soirées au théâtre furent parfois remplacées par des soupers à l'hôtel d'Espagne où ailleurs. L'hôtel d'Espagne qui fut si connu à Montréal, était au bout du Champ-de-Mars, et fréquenté par tous les bons viveurs. On y trouvait alors la fine cuisine d'Hector avec ou sans salons particuliers.

Nos soupers en cachette, ne manquèrent pas de rechercher quelques parties fines, dont Spears faisait bonne part pour lui-même, mais on rentrait à l'heure.

Le hasard faillit un soir y faire rencontrer le père et

le fils, fort heureusement la maîtresse de la maison pleine de tact et d'adresse, sût éviter un scandale.

C'était généralement à l'hôtel d'Espagne que descendaient les premiers sujets des troupes de théâtre venant à Montréal, et dans ces moments-là, la crème des visiteurs s'y donnait rendez-vous. Les actrices n'ont-elles pas toujours un je ne sais quoi qui attire ; jolies ou laides, on les voit presque toujours jolies ; aussi Robert ne tarda-t-il pas à souhaiter de les approcher.

—Ca coûte de l'argent, lui disais Spears.

—Qu'importe, répondait-il, je suis Robert Ducerceau, mon père est riche et Burnichon doit me donner ce dont j'ai besoin. Et de fait, Burnichon lui en fournissait en cachette. Le plan de la Bande Noire se poursuivait !

Pour varier, notre jeune fils de famille ne tarda pas à aller payer ses soirées également au jardin Guilbault, de joyeuse mémoire ; situé dans la rue St Laurent, au-dessus de la rue Sherbrooke, comme vous le savez tous. Le jardin Guilbault était le rendez-vous, à l'époque dont nous parlons, de toute la jeunesse étourdissante et surtout étourdie de Montréal. C'était l'éden de l'entrain et de la gaieté ; beaucoup de mes lecteurs doivent se rappeler y avoir eu quelque aventure. Hélas ! n'est-ce pas, cette sage institution a disparue sans remplaçant, et les jeunes groupes qui se promènent flirtant le soir, rue Sherbrooke, rue Durocher, au parc de la montagne, faisaient alors peut-être beaucoup moins mal en fleurant aux lumières de Guilbault.

Toujours est-il que pour Robert ce jardin avait un avantage, c'est qu'il était près de Beauséjour. On en parlait à la dernière minute et en deux pas on était rentré.

M. Ducerceau poursuivait de son côté son existence à deux faces, jouant de plus en plus, passant des jours et des nuits hors de chez lui. Plusieurs de ses amis à qui il confia les pertes d'argent qu'il subissait dans divers faillites, lui persuadèrent de jouer sur les grains à Chicago. *Cesariat se faisait courtier entre lui et la grande ville pour ces sortes d'opérations*, vous savez s'il était digne de confiance ! Heureux d'abord, il perdit bientôt, c'était forcé.

Les pertes, des tracas de tous côtés hâtèrent l'abaissement de ses forces. Il lui fallait du repos qu'il ne voulait pas prendre et les bons soins dont madame l'entourait pendant le trop court espace de temps qu'elle le possédait ne servaient à rien ! A l'automne mil huit cent soixante et dix-sept, M. Ducerceau fut ramené une nuit chez lui inanimé. Il était trois heures du matin. En un instant tout la maison fut sur pieds. On courut chercher le docteur de la famille, le bon docteur Delbour, qui parvint difficilement à le faire revenir à lui et l'ayant ausculté avec soin, ne put s'empêcher de lever les yeux au ciel avec un soupir, malheureusement vu de madame.

Que d'angoisses pour cette grande âme, quelle perspective ! un océan d'idées plus tristes les unes que les autres inonda son esprit. Elle pensa à ses chers enfants et contint une larme.

Le pressentiment d'une situation financière mauvaise, la crainte de je ne sais quelle catastrophe vinrent aussitôt la torturer. Et plus encore un fils qui ne lui obéissait plus ! lui qui devait devenir le chef, le soutien de la famille.

La nuit de la toussaint l'état de M. Ducerceau empira tellement qu'on envoya chercher un prêtre qui ne tarda pas à juger la position du malade et lui administra les sacrements. Dans un moment de lucidité M. Cyrille Ducerceau demanda de faire venir un notaire. Heberger qui était présent courut en quérir un aussitôt au plus près, à l'adresse indiquée par Spears, et celui qui vint était... de la Bande Noire. Averti par le domestique de ce qui se passait. Il prépara à la hâte un testament que nous connaissons bientôt, et le glissant adroitement entre deux feuilles blanches, il se présenta auprès du moribond.

—Je n'ai pu, dit Ducerceau d'une voix presque éteinte, je n'ai pu faire encore de dispositions testamentaires, ma fin approche je la sens venir... Veuillez écrire, monsieur, je ne puis le faire, et je signerai... (faisant un effort il se souleva sur son oreiller et dicta ce qui suit :

—"Je demande pardon à Dieu et à ma famille de la peine et du mal que je leur ai fait durant ma vie par ma mauvaise conduite. Je donne et lègue à ma femme bien-aimée la partie la plus claire de ce que je possède au jour de mon décès, pour en jouir sa vie durant, je veux que toutes dettes soient intégralement payées par respect du nom honoré de mes ancêtres et je bénis mes chers enfants qui deviendront possesseurs de mes biens après leur mère.

Il tomba épuisé la tête sur l'oreiller :

—Donnez... moi... vite... la plume que je signe ; les forces me quittent ajouta péniblement le malade.

Le notaire la lui donna, mais en même temps, de l'autre main, substituant rapidement le testament qu'il avait préparé lui-même sur une autre feuille, il la présenta au moribond qui la signa en tremblant, mais sans aucune défiance.

Le notaire se retira et, dix minutes après... M. Ducerceau avait vécu !

Décrire le désespoir de Mme Ducerceau et de ses enfant serait chose impossible. Sa veuve lui fit faire des

funérailles selon son rang et tout ce que Montréal possède de distingué y assista.

Mme Delvina Ducerceau, avait un tempérament d'homme et dès le soir des funérailles, elle songea à examiner sa situation en face, quelle qu'elle puisse être, et fit rappeler le notaire Arpins.

Il arriva de suite avec des signes de sincère affliction, et sur la demande que lui en fit la pauvre femme, il se mit en devoir de lui lire le testament de M. Cyrille :

" Je donne et lègue en toute connaissance et volonté ce que je posséderai à ma mort, toutes dettes étant d'abord payées, à mes enfants, Robert et Alice, pour en jouir en toute propriété au jour de leur mariage. C. Ducerceau."

Quel saisissement dans l'auditoire ! quel terrible coup pour la veuve ! Pas la moindre pensée pour elle.

Elle n'y tint pas et tomba évanouie dans les bras de sa chère Alice !!!

CHAPITRE VII

GRAND CONSEIL DE LA BANDE NOIRE

Depuis quelques années, les vrais Féliens avaient un peu cessé de faire parler d'eux ; La position pour tenir la campagne n'en devenait que plus difficile pour les affiliés de la Bande Noire. Ses chefs résolurent donc de réunir un grand conseil et d'y convoquer naturellement tous les gros bonnets de l'entreprise.

La vieille bâtisse du bord du canal devenait dangereuse, on avait plusieurs fois remarqué à l'entour des ombres plus ou moins suspectes, peut-être des espions ; il fallait donc déménager par prudence. Le mot d'ordre fut donné en conséquence et Fronton acheta dans un endroit désert sur la route de Lachine une propriété solitaire.

Ce fût l'affaire de huit jours environ.

D'ailleurs, d'un autre côté pour les membres de Montréal, il y avait beaucoup à causer depuis la mort de M. Cyrille Ducerceau, n'y avait-il pas lieu d'exiger sans plus tarder le paiement de nombreuses créances dues soit à Azarias, soit à Fronton, soit à Cesariat ou enfin à Burnichon, tous au nom de la société où personnellement.

Le célèbre journal commercial *Le Parachutes*, avait subitement changé ses rapports sur la maison Ducerceau et Fils, avouait avoir été induit en erreur et que la position financière en était rien moins que douteuse. La liquidation allait en révéler de drôles !

Aussi les créanciers accoururent-ils de tous côtés à la caisse : mais parlons d'abord de la réunion de la Bande Noire.

Quand après avoir traversé St Henri vous arrivez à l'embranchement du chemin de Lachine au bas de la côte St Paul celui de gauche prend dans la vallée, celui on face de vous, monte la côte, montez et continuez tout droit environ un mille et demi, la, votre route fait une courbe et vous voyez devant vous à droite un groupe de maisons, sur la gauche quelques grands arbres, aux pieds desquels une brusque descente dans la vallée. C'est dans cette descente au milieu d'un bosquet massif que se trouvait la maison achetée par Fronton. On y parvenait par deux chemins l'un arrivant du bas de la vallée et l'autre du chemin du haut de la côte menant à Lachine. Vous pourriez encore voir au milieu du massif d'arbres les murs sombres de cette maison maudite.

C'était un vendredi et un 13 novembre par un sombre et pluvieux temps d'automne ; vous eussiez pu voir sur chacune des deux routes dont nous venons de parler, des groupes d'hommes par deux ou trois, s'acheminant mystérieusement vers la maison, c'était notre Bande Noire, en détail.

Ils arrivaient à une porte basse située sur le côté de l'habitation et donnant accès dans le sous-bassement. On ouvrait sans doute sur un mot d'ordre et la porte se refermait au plus vite. A l'intérieur dans une salle longue fort simplement meublée d'une longue table et d'un certain nombre de chaises, nos associés se réunirent pour affaires sérieuses, ils étaient chez eux, car aucune autre ouverture que les portes n'existait autour de cette pièce. Quant à craindre la police de Montréal, les affiliés n'y pensaient même pas et pour cause.

Vers neuf heures et demi, tout le monde fût au complet et le chef Fronton fit l'appel, avant de prendre la Présidence de cette noble assemblée ?

—Allons vous autres, dit-il d'une voix rude, prenez place autour de cette table et ne perdons pas de temps, et les regardant tous d'un rapide coup d'œil, il ajouta : " C'est bien, j'aperçois ici mes meilleurs : Cesariat, Scot, mon vieil Azarias, mon fidèle Burnichon. Je ne vois pas Puisard et Landernon ?

—Présents, répondirent deux voix rauques du fond de la salle. Et le notaire Arpins, ça me fait plaisir de le voir parmi nous, c'est un malin !

—La section de Montréal est au complet, c'est bien, car en somme là est notre état major. Passons à nos amis de la grande banlieue et à ceux des avant-poste de la frontière. S'adressant au fond : Capitaine Frenzy, quels hommes avez-vous amenés avec vous ?

—Deux de mes meilleurs dans la section de Lacolle, Brindacier et Tiber... se sont eux qui... vous savez ?

—Oh ! suffit, reprit le chef, essayez-vous messieurs, et vous capitaine Pantaloni (c'était un italien adroit à manier le stylet) êtes vous seul ?

—Non, j'ai avec moi deux amis, deux bons chevaux de retour, comme disent ces imbéciles d'honnêtes gens, Georges Cormin qui peut vous être très utile c'est un garçon qui n'hésite pas, et Boiron. Oh ! celui-là !

—Très bien messieurs, je vais vous présider et prendre comme accesseurs, Césariat et Burnichon.

—Non, non, crièrent plusieurs voix, tout cela c'est des Montréalais, nous ne voulons pas d'un tel bureau, prenez dans les sections.

—Soit répondit Fronton, capitaine Frenzy à mes côtés et notre jeune camarade Georges.

—Bravo, bravo !

—Maintenant, messieurs la séance est ouverte et permettez-moi de vous féliciter, notre association prospère grâce à la solidité de son organisation et à l'énergie que chacun de nous à su montrer.

—Messieurs j'attire votre attention sur la façon distinguée dont M. Spears et Cormin se sont servi du foulard dans l'assassinat du vieux Robert au carré Victoria, nous devons les en remercier, c'est un brillant début, quoiqu'ils n'aient pas su découvrir grand chose dans la maison de ce vieil avaré.

Il y a eu de bons coups, je veux dire des coups de rapport... ça a payé, vous en savez d'ailleurs quelque chose par le partage des bénéfices et nous sommes appelés à en attraper bientôt de meilleurs, car il y a plus d'un plan sous jeux.

—Je proteste dit timidement une voix au fond de la salle.

—Qui ose se plaindre fit Fronton d'une voix sèche ? li y a donc ici quelqu'un qui ose se plaindre et la soumission jurée, qu'en fait-on ?

—Pardon chef, mais je dois vous dire quand même que dans l'affaire de Coteau. Le capitaine a tout encaissé et pour ma part j'ai eu toute la peine : deux portes à défoncer, deux femmes à baillonner, des tiroirs à forcer, sans compter que j'ai bien peur d'avoir été vu et il a osé me donner quinze piastres pour ma part, tandis qu'il a empoché quatre-vingt pour la sienne. C'est pas la peine de risquer sa pauvre vie pour si peu ! C'est à se mettre à travailler tout seul pour son compte.

—Allons ! assez de plaintes comme cela dit Fronton en colère. Je propose messieurs que pour cette fois seulement on accorde dix piastres de compensation à ce brave homme.

—C'est bon, parceque vous le voulez chef, répondit Puisard, mais c'est des mauvais précédents.

Immédiatement deux autres voulurent élever la voix pour réclamer eux aussi. Le chef les fit taire avec un juron qui fit trembler la salle.

—N'avez-vous pas tous juré l'obéissance, ajouta-t-il, et sous peine de mort encore. Notre loi est la même pour tous les membres de l'association : vingt-cinq pour cent à celui qui a fait le coup, vingt-cinq pour cent dans tous les cas au chef d'escouade et cinquante pour cent à la caisse de la société. Et puis maintenant pas un mot de plus. Voyons un peu, nous n'avons pas à perdre notre temps. Quelles sont vos opérations en vue messieurs ?

—Chef répondit Pantaloni prenant la parole, je sais un vieux fermier, vieil écossais avaré et riche dont la ferme située à quelques milles de Lacolle n'est gardée la nuit que par le vieux et une servante à peu près du même âge ; il y a peut-être un chien en plus, tout cela n'est pas la mer à boire, nous avons étudié la place et avec deux hommes, nous en ferons bien vite notre affaire.

—Très bien, mais j'espère que ce n'est pas là tout ce que vous avez en vue ?

—Non, non, reprit le bandit, et la caisse de la grande manufacture de X... située à quelques arpents plus loin. Ça, voilà une affaire sérieuse ! aussi nous avons notre plan, Brindacier et moi.

—C'est très bien, mes braves, commencez donc par cette dernière opération, il faut des affaires qui rapportent, notre organisation demande de l'argent et il nous faut prévoir à l'imprévu fit Fronton, nous somme chaque jour exposés à avoir des frais de justice, d'avocats (ces diables d'avocats !) pour parer au salut de nos camarades et il faut de l'argent pour tout cela.

Le chef après avoir questionné chaque escouade sur ses projets d'affaires dit à ceux qui opéraient à l'extérieur de Montréal de monter en haut dans la salle à dîner casser une croûte et boire un verre à la santé de l'association et puis après :—Vous partirez par petites bandes et dans différentes directions. Nous autres de la ville nous avons à causer de questions plus délicates !

Quand Fronton, Césariat, Burnichon et plusieurs intimes se trouvèrent seuls dans la salle basse, le président leur parla dans ces termes :

—Messieurs, entre autres affaires sérieuses et délicates que notre digne association a commencées dans Montréal, j'attire votre attention toute particulière sur l'affaire Ducerceau ; nous lui avons donné, comme vous le savez, une attention toute spéciale et ce n'est pas sans peine que nous sommes arrivés à faire mourir le père

dans des conditions tout à fait favorables pour nous. Je dois au nom de tous, de sincères remerciements à mes estimables collaborateurs. A vous en particulier M. le notaire Arpins pour le fait de la substitution du testament si bien menée à bonne fin et à cet excellent Spears pour son tacte si remarquable vis-à-vis de ses maîtres et de nous-mêmes.

A l'heure présente nous avons tous de fortes créances sur la succession Ducerceau. Azarias, Spears et Burnichon, je vous recommande d'une manière toute spéciale l'achèvement du fils. Georges pourra au besoin vous donner un coup de main. Quand il ne restera plus que les deux femmes vous le comprenez tous, nous serons bons.

—C'est aussi notre avis, répondirent ensemble plusieurs voix.

—Mre Arpins notaire joignez-vous deux avocats de notre association et poussez la rentrée de nos créances. D'ailleurs ce brave Ducerceau a eue l'excellente idée de recommander de payer au plus tôt ses créanciers et nous sommes les principaux, notre vieil Azarias a tant prêté d'argent !... nous devons également le remercier pour ses nombreux sacrifices.

Il y eut un rire contenu dans l'assemblée.

—Maintenant, repartit le président, menons tout rapidement. N'ayant plus rien à dire je lève la séance, allons souper.

L'état-major de la Bande Noire fit honneur au souper, ces gaillards là avaient tous un magnifique coup de fourchette. Pendant le repas Fronton recommanda chaudement Robert Ducerceau aux bonnes intentions de ses brigands.

CHAPITRE VIII

LA DÉBACLE

Parmi tant de filous, nous ne trouverons donc pas un honnête homme ? Si fait, Pradeau qui se rapprocha avec sa charmante femme de madame veuve Ducerceau, tandis que l'ami Heberger s'éloigna peu à peu, ne se sentant plus à l'aise avec la veuve et les enfants. Ils le gênaient.

Après la mort du père, sa femme n'eut rien de plus pressé que de penser à payer les dettes de son mari, on résolut de quitter la propriété paternelle et de diminuer toute espèce de frais y compris le personnel de maison. D'ailleurs, Beauséjour avait acquis une plus-value réelle ; plusieurs magnifiques propriétés avaient été construites à l'entour.

—Certes, disait madame Delvina à Pradeau, il vous est bien pénible de vendre, mais nous devons faire honneur aux vieux principes de la famille.

Elle fit venir sans plus tarder le notaire Arpins porteur du testament.—"Il vous appartient comme notaire dépositaire du testament de mon défunt mari de vous occuper des affaires de sa succession ; veuillez le faire avec la plus grande activité, de manière surtout à ce que tous les créanciers soient satisfaits et intégralement payés. C'est son principal vœu. Je sais, cher monsieur votre délicatesse et votre désintéressement et j'ai la plus grande foi dans votre honnêteté bien connue."

Le notaire se contenta de saluer. Pauvre femme elle devait s'apprendre de drôles !!

Robert sût, Dieu merci, se modérer quelque temps après la mort de son père : cherchant même parfois à consoler son excellente mère ; celle-ci le crût revenu à de meilleurs sentiments. Il est vrai que le jeune homme approchait ses dix-huit ans et pouvait prétendre avoir atteint l'âge de raison. Il faisait ses devoirs religieux, allait le dimanche à la messe soit à la Paroisse, soit aux Pères Jésuites, mais hélas ! pas toujours. L'apparence cache tout. Oh ! sainte hypocrisie !!

Trois mois s'étaient à peine écoulés depuis la mort de M. Cyrille, que la fausse amitié entre Robert et son valet John Spears avait repris le dessus. La pauvre et confiante mère n'y voyait rien ; mais encore, si cette amitié du domestique se fût arrêtée là ; il devenait parfois obséquieux vis à vis de Melle. On n'y attacha d'abord aucune importance ; Alice se contenta d'en faire la remarque et d'en avoir un certain mépris. La franchise de ses sentiments, l'aurait fait rougir ni même d'un soupçon. Est-ce que John n'avait pas toujours été correct dans son service et ses manières depuis qu'il était serviteur de la famille, est-ce que cet homme oserait jamais se permettre des libertés malsaines ? Ni Alice, ni sa mère ne pouvaient se l'imaginer, d'ailleurs la porte était là au moindre signe.

M. Cyrille Ducerceau était mort comme nous l'avons vu en novembre. La liquidation de sa succession fût commencée même avec tous les soins intelligents d'homme de confiance tels que Mess. Arpins et Burnichon. L'inventaire fût long et les réclamations ?... l'actif connu, le passif révéla bien des surprises, bien des réclamations inattendues, affaires malheureuses de tous genres, créances ignorées, la plupart prêts d'argent par des tiers, entre autres Burnichon, Azarias, Fronton Césariat et Cie, et pour de très forts montants. Les intérêts surtout présentaient des proportions extraordinaires. L'actif pâlisait beaucoup à l'aspect du passif. Bientôt, cependant, il fallut se décider à en parler à madame

Ducerceau ; car, il faudrait tout vendre, peut-être même la propriété paternelle.

Ce fût vers le mois suivant que le notaire Arpins se décida à faire à la veuve cette cruelle révélation, mais en brave qu'il était, il s'adjoint Burnichon et alla même jusqu'à solliciter la présence de Pradeau. On se donna rendez-vous pour cette dure communication à la grille de Beauséjour. John Spears se précipita pour ouvrir et alla de suite annoncer ces messieurs. Madame en grand vêtements de deuil les reçut dans son salon et quoi qu'étonnée d'abord de la présence des trois hommes ensemble ; les pria, sans aucune agitation de vouloir bien prendre des sièges.

—Vous venez sans doute, leurs dit-elle de sa voix si affable, me donner un aperçu des affaires de la succession de mon mari, j'avais réellement hâte d'en être informée et les quatre mois qui se sont écoulés depuis ce trop triste événement m'ont paru un siècle. Enfin, messieurs, puisque vous voilà, je vous remercie et je vous serai reconnaissante de me dire la vérité toute entière quelle qu'elle soit, j'ai foi en la divine Providence et Dieu me donnera la force de tout apprendre."

—Croyez bien madame que nous poursuivrons franchement notre œuvre jusqu'au bout, répondit Burnichon ; mon honorable collègue—dans cette liquidation, le respecté M. Arpins et nous, aurions désiré, ne vous causer aucune peine, n'en déplaise à la mémoire de mon regretté maître, les faits sont là.

—Que prétendez-vous dire, monsieur, s'écria Delvina palpitante.

—Nous prétendons madame que la position laissée par M. votre mari est fort loin d'être bonne et que vous avez besoin de rassembler toutes vos forces, reprit le notaire.

—Oh ! mon Dieu, mon Dieu, sauvez mes pauvres enfants !... Achevez, messieurs, de grâce achevez !...

—Voici madame, dit Arpins en ouvrant précieusement un grand livre qu'il avait auparavant déposé sur la table.

—La situation générale est celle-ci :

—Sans plus amples détails : L'actif de la succession de M. votre mari en argent, valeurs diverses et propriétés est évalué au plus haut à \$119,000 ; Le passif, dettes, créances à payer, restitutions urgentes à 112,000 ; balance \$7,000.

—Un cri retentit alors. Mais vous mentez ! je vous dis que c'est faux ! s'écria la pauvre mère. Cette situation ne peut être. Oh ! j'étouffe... nous sommes ruinés... Mon Dieu, mes chers enfants ! On nous ment... Oh ! messieurs de grâce, dites-moi que vous avez menti, dites-le moi donc ! avant que je meurs. Nous sommes riches, n'est-ce pas ? Messieurs, je vous en supplie à genoux, poignardez-moi, mais ne me répétez pas ce que je viens d'attendre. Ruinés, tous les trois ! et comment et par qui, cela est impossible ! j'en veux la preuve... oh ! oui, j'en veux une preuve ! Je ne puis vous croire, de l'air ! de l'air ! Mon Cyrille tu n'as pas ruiné tes enfants, parle donc du fond de ta tombe, parle mon Cyrille, dis leurs qu'ils mentent ces hommes. Nous ne sommes pas ruinés, ah ! ah ! ah ! je ris aux éclats. C'est de la plaisanterie ! ah ! oui, c'est de la plaisanterie ! et un violent rire nerveux la prit.

—Calmez-vous, de grâce, lui dit Pradeau en la remettant dans son fauteuil d'où elle était glissée sur le tapis, calmez-vous chère madame, calmez-vous, du courage.

—Oh ! oui, vous êtes bon vous, oh ! oui. Mes pauvres enfants, pourvu qu'il n'aient pas entendu. Où sont-ils ? ne leur dites pas. S'ils avaient entendu. Où est Robert ? Appelez Robert ? et elle sonna avec délire le timbre qui était sur la table, ce même timbre que nous l'avons entendu sonner un jour près du berceau rose de son fils.

Spears parût, et se tenant raide et grave à quelques pas de la table :

—Que désire madame ? dit-il respectueusement et légèrement incliné.

—M. Robert, répondit avec un profond soupir Mme Ducerceau, mais M. Robert seul, ajouta-t-elle.

—Je demande pardon à madame, reprit John en lançant furtivement un coup d'œil à Arpins, M. Robert est sorti depuis le souper. Mais si madame le désire, je puis, peut-être ?

—Oh ! non, gardez-vous en bien, dit-elle, retirez-vous.

Ces messieurs paraissaient attérés ; Burnichon et Pradeau avaient des larmes dans les yeux. Pas un n'osait reprendre la parole et cependant après un long silence, il le fallut bien, car madame Ducerceau était tombée, la tête dans les deux mains et semblant être dans un état indéfinissable de prostration.

Les trois hommes se regardaient mutuellement avec un air de se dire l'un à l'autre : Parle-donc ? Sortons-en.

—Madame, dit enfin le notaire. Nous regrettons bien sincèrement un si pénible entretien, mais il fallait qu'il arrivât, dans un temps où dans un autre, et il faudra tout vendre.

—Je le comprends, répondit Delvina d'une voix éteinte, mais permettez-moi de douter encore. Laissez moi une ombre d'espérance.

—Madame, reprit Burnichon, tous les papiers sont à votre disposition. Croyez bien que vieil employé de la maison, ancien serviteur de M. Damas Ducerceau, secrétaire dévoué de M. Cyrille son fils. J'ai bien souffert

sans en rien dire, dans mon intérieur, quand je voyais votre mari puiser constamment à la caisse, ensuite ailleurs. Ma délicatesse de vieux serviteur se révoltait, mais que pouvais-je dire ? que pouvais-je faire ? Je n'avais qu'à me taire, qu'à obéir et courber la tête.

—Bon serviteur, lui dit madame Ducerceau. Vous et les autres, qu'allez-vous devenir ?

La bonté d'âme de Delvina ne lui permettait seulement pas de penser à elle-même. Elle s'apitoyait sur le sort de cette vieille cunaille de Burnichon !...

—Messieurs, vous voyez dans quel triste état m'a mise l'entretien de ce soir. Je ne sais qu'ajouter et que répondre ? Une nuit de repos, si je puis l'obtenir ne sera pas trop pour me porter conseil, permettez que demain je me rende à l'office de la rue St Paul vers les dix heures du matin. Vous y serez, n'est-ce pas ?

Tous s'inclinèrent dans un signe d'assentiment.

—Et alors continua-t-elle, j'examinerai les papiers et nous prendrons toutes mesures que les circonstances exigeront. Messieurs veuillez vous retirer et elle ajouta : la balance de l'actif est bien de 7.000 dollars, j'ai trop bien entendu n'est-ce pas. Allez, je ne vous reconduis pas.

Spears écoutait derrière la tapisserie, il eut du mal à retenir un soupir et quand, à la porte de la maison Pradeau fut sorti le premier, Burnichon se penchant à son oreille lui demanda s'il avait entendu quelque chose.

—Oui, répondit John, 7.000, est-ce cela ?

—Certes, y compris l'héritage du vieux Robert, si tu es adroit mon vieux, ils seront à toi, ce sera ton pour-boire !

Tous les trois se mirent à rire tout bas et appelèrent le cocher stationné à quelques pas.

—Permettez qu'on vous reconduise chez vous cher M. Pradeau, d'ailleurs vous demeurez tout prêt je crois, dit Burnichon, 324 rue des Allemands ?

—Vous êtes trop bons répliqua Pradeau, mais puisque vous le voulez, et le sleigh glissa d'abord vers la rue des Allemands.

Après avoir laissé entrer Pradeau chez lui, nos deux bandits se regardèrent et d'un commun accord se retournant vers le charretier... Rue Vitré au *Moon Light Club* et rapidement, hein !

A peine furent ils seuls dans le sleigh qu'un éclat de rire en partit. Voici une soirée vraiment raide dit Burnichon à Arpins, nous avons bien joué notre rôle, j'ai gagné de l'appétit. Je t'offre les huîtres si tu veux, vieux camarade.

—Et moi, je les arroserai... c'est cela... répondit Arpins. Mais si vous le voulez bien lecteur, nous allons rentrer quelques instants encore à Beauséjour.

Mme. veuve Ducerceau après un court repos somma sa caudiste pour lui demander d'abord où était Melle Alice.

—Dans sa chambre dit la bonne.

—Savez-vous ce qu'elle y fait ; il me semble qu'il y a longtemps que je ne l'ai vue. Dieu merci, se dit-elle à part.

—Oh ! madame, je suis certaine que Melle lit, car elle a trouvé dans la bibliothèque un livre qui la passionne.

—C'est bien répliqua Delvina, je ne me sens pas à mon aise et vais monter me coucher, vous direz à Annette de m'apporter dans ma chambre une tasse de thé et je ne veux sous aucun prétexte que personne vienne m'y déranger, vous entendez ?

—Oui, madame.

—Et ce malheureux Robert qui n'est pas encore rentré, que peut-il donc faire dehors à cette heure ? elle regarda à sa montre. Dix heures et demi déjà, c'est imprudent à lui de rentrer si tard, la ville n'est pas sûre, hier encore une bataille a eu lieu rue Sherbrooke et dans la mêlée un homme de Longueuil a été poignardé. On l'a transporté dans un état désespéré à l'hôpital Notre-Dame. Enfin Dieu nous garde, dit-elle ! et elle monta dans sa chambre.

A peine la pauvre mère commençait-elle à s'assoupir que la cloche de la grille fut agitée avec rage.

CHAPITRE IX

UN MALHEUR N'ARRIVE JAMAIS SEUL.

Revenons si vous voulez bien à la séance de la Côte St. Paul du vendredi 13 novembre 1887 dans laquelle le président Fronton avait dit à Burnichon. "Vous vous chargerez spécialement du fils et s'il nous gêne ?... Eh bien on avisera..."

C'était une phrase pleine de tristes pressentiments, il était évident qu'un plan sinistre devait s'exécuter. Il fallait à cette bande maudite une curée toute entière et par n'importe quel moyen arriver au but. Qu'importaient les deux femmes du moment où elles restaient seules ? Le testament substitué n'était-il pas fait au profit des enfants au jour de leurs mariages. Et d'autre part, la Bande Noire qui se sentait traquée et mal à l'aise voulait en finir vite.

La liquidation de la succession de la maison D. Ducerceau et fils serait toujours trop longue, malgré la grande bonne volonté des hommes d'affaires qui étaient chargés

de la mener à solution ; commissionnés qu'ils en étaient par les parties ulverses.

Les conjurés, car nous pouvons les appeler ainsi, avaient prévu que la succession liquidée, Robert et Alice Ducerceau se trouveraient les seuls possesseurs de la balance de l'actif et avec l'aide de John Spears à l'intérieur et de plusieurs autres complices inconscients, choisis parmi les jeunes gens que pouvait fréquenter Robert il fallait supprimer ce dernier.

C'est pourquoi John, qui avait répondu souvent madame veuve Ducerceau qu'il ne savait pas ou était son fils, mentait effrontément. Il lui découvrait des aventures agréables et si le fameux hôtel d'Espagne avait disparu n'y avait-il pas d'autres endroits de plaisirs ? Et pour le faire tomber dans un guet-apens, c'était chose facile, notre jeune étourdi ne pensait pas plus loin que le bout de son nez. Il se lia avec une certaine société de jeunes gens, fréquentant les *Boys-Rooms*, les patinoirs, le Royal et faisant d'amples parties. Rien ne plaît vous savez, comme le fruit défendu, comme des liaisons que ne sauraient approuver papa et maman.

Rentrer tard, pour lui était chose facile, n'était-il pas le maître de la maison, n'en possédait-il pas une clé, n'avait-il pas enfin un portier complaisant pour lui ouvrir.

Quelques jours avant la soirée, si orageuse et si pénible que ces messieurs les liquidateurs devaient payer à madame Ducerceau, les nouveaux amis de Robert avaient projeté une promenade en Sleigh autour de la montagne et chacun devait y amener sa blonde, on devait être six, c'est-à-dire trois couples, partir à la tombée du jour et souper avant le retour chez Hopesking.

Comment donc manquer une aussi riche occasion au jour et à l'heure dite Robert fut avec son Sleigh à l'endroit indiqué, mais au lieu de six on était sept un nouveau venu qui n'était autre qu'un membre des plus décadés de la *bande noire* avait sollicité comme ami de deux de ces messieurs de se présenter et d'être admis.

Padox c'était le nom qu'il se donnait, c'était un canadien fort et trappu, tête de boule dog, des yeux gros comme le poing et presque sortant de leurs orbites, de ces types dont il vaut mieux être l'ami que l'ennemi et toujours prêt à jouer du poing au moindre incident, de ces types à chercher noises à qui ne leur dit rien, histoire de faire travailler leurs biceps.

On partit fort gaiement et il fut convenu que *Padox* prendrait place alternativement dans chacun des sleigh. C'était un garçon fort gai, chantant à ravir d'une voix mixte une masse de chansons plus ou moins grivoises, les pommes, la noce à Thomas, Melle Nicette...

—Je me charge seul de mettre la gaieté parmi vous tous, avait déclaré *Padox*, moi... d'abord la joie, ça me connaît !

—Dites donc, M. *Padox*, vous qui faites le beau tout seul, dit Ducerceau en montant le Beaver Hall, soyez chef d'orchestre et commandez la gaieté, ça nous réchauffera et en montant la côte des Neiges, nous nous en donnerons à cœur joie.

—C'est convenu, et pendant que nous sommes encore en ville permettez-moi de vous raconter quelques histoires.

—Oh ! avec beaucoup de plaisir, dit la blonde de Robert, une fillette aux yeux brillants et qui faisait voir une double rangée de quenottes blanches à croquer beaucoup de pommes, lorsqu'elle riait. Oh ! oui, j'aime les blagues et les blagueurs quelques fois.

—Eh bien, man'zelle, un sleigh qui contient des amoureux qu'est-ce que c'est ?

—Oh ! c'est bêtise, c'est un sleigh.

—Ça c'est pas vrai, dit *Padox* en allongeant sa jambe, c'est une voiture de transports.

—Oye ! ça c'est drôle, n'est-ce pas Robert ?

—Oui, répondit celui-ci un peu sérieusement, il avait lui aussi senti le mouvement de jambe de son vis-à-vis, mais comme il fallait rire, il se mit à rire.

—Et après, continua reprit la belle.

—Savez-vous ce que c'est qu'une belle-mère ?

—Oh ! oui par exemple, c'est comme qui dirait la mère de Robert, si nous étions mariés.

—Eh bien, non, c'est... c'est... de l'écume de mer, s'écria *Padox* en poussant une pointe du bout des doigts dans l'estomac de sa vis-à-vis.

—Oh ! Oh là, ne put s'empêcher d'exclamer Ducerceau !

—Tiens, monsieur, on dirait qu'ça vous fâche que je sois gai et vous voulez le faire à la pose et me flanquer un savon. Dites-moi donc vous-même, qu'est-ce que c'est qu'un savon ?

—Que puis-je vous dire moi ? C'est ce qui sert à se laver.

—Vous n'y êtes pas ; tenez, un savon c'est un objet qu'on lance à la face des gens pour la leur laver.

—Ca c'est pas mal, reprit tous les trois en chœur. Oh ! c'est pas mal, pour sûre. Et les plaisanteries continuèrent.

Arrivés à l'ancienne barrière derrière les murs que vous connaissez tous, du collège de Montréal, les sleighs s'arrêtèrent les uns, les autres et *Padox*, conformément à ce qui était convenu, monta dans le sleigh de devant. On but un coup de gin à la ronde, car il y avait des provisions à bord. Chacun but à la bouteille à son tour et

on partit en chantant tous en chœur "Vive la Canadienne." La claire Fontaine, etc.

Il ne fallût pas longtemps pour passer le grand cimetière et atteindre l'hôtel Hopesking. La table était préparée et qu'elle table, des bouteilles et des huîtres, des huîtres et des bouteilles !

Pauvres huîtres, quel massacre, un peu plus d'un quart passa, c'était à qui en ouvrirait le plus !

Qu'est-ce qui manque à ces messieurs, qu'est-ce que ces messieurs désirent, dit tout à coup une grosse femme à la forme fort développée, mais jeune encore, en se présentant devant les convives ; c'était la patronne.

Plusieurs réponses s'entremêlèrent.

—Qu'on nous serve *Padox* sur un plat au milieu de la table comme morceau de résistance, exclama Robert.

Mais la réponse qui fit rire tous les assistants parût chagriner l'interpellé qui lui décocha une paire d'yeux capables de resusciter un mort. Ces taquineries de part et d'autres, aidées par les flacons, ne tardèrent pas à tourner à l'aigre, de plus que les créatures s'en mêlèrent un peu de leurs côtés. Si le feu a du mal à prendre, n'est-ce pas souvent la femme qui l'allume ?

Dix heures arrivèrent trop vite, et comme deux de ces messieurs, notamment Ducerceau, voulaient à toute force rentrer chez eux. On décida de se rembarquer à onze heures. (Vous êtes bien gai, mauvais fils, quand votre bonne et excellente mère souffre tant d'angoisses, notamment au sujet de votre fortune avenir, votre place est ailleurs que chez Hopesking !)

Telles étaient par instant les réflexions qui traversaient l'esprit trop volage de Robert comme un sombre pressentiment.

Il avait quelque fois le vin triste et son esprit semblait revenir aux bonnes instructions de collège. En un mot sa gaieté s'assombrissait et il y avait de l'orage dans l'air.

Le retour ne fut donc pas si joyeux et *Padox* qui pendant le souper avait eu quelques gros mots avec Robert et deux autres des excursionnistes, prit un Sleigh à part qui stationnait à la porte de l'hôtel, "je préfère partir seul avait-il dit aux autres plutôt que de me disputer en route." Mais ce qui agrava la situation c'est que la blonde de Robert avait également disparue sans qu'on pût la découvrir, ce dernier ne douta pas un instant que *Padox* ne la lui ait enlevée.

Plein de colère et de rage au cœur il partit seul dans un Sleigh conduit par le nommé Oswald brave charretier fort connu à la place Jacques Cartier.

Irrité par les taquineries de ses amis Robert ordonna à son cocher de faire en sorte de les laisser passer devant et de se tenir autant que possible séparé d'eux.

Rien d'anormal ne se passa jusqu'au tournant au-dessus des bâtisses de l'exposition ; les premiers traineaux étaient pas mal éloignés et les chants des autres se perdaient dans le lointain.

Tout à coup en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, un homme s'accrocha au derrière du Sleigh et d'un moment vif comme l'éclair fit briller la lame aigüe d'un poignard qui vint s'enfoncer profondément dans le cou de Robert !

Ce dernier poussa un seul cri, qui fit retourner le charretier sur son siège, mais déjà l'assassin avait disparu dans les arbres bordant la route.

L'homme arrêta son cheval et sautant auprès de son client ne put que recueillir son dernier soupir ! que faire ? appeler... il appela... rien ne répondit que l'écho de la montagne... Horrible ! se dit Oswald, que faire, que devenir ? On va me prendre pour l'assassin, et tout en se faisant une masse de réflexions du même genre il étanchait avec son mouchoir le sang qui s'échappait à flots de la blessure de Robert. La lame avait tranché l'artère carotide et la mort avait été instantanée.

Il faut partir quant même se dit le malheureux cocher, et il partit au galop vers la rue Bleury, un policeman se trouvait à l'entrée, faisant sa ronde ; Oswald l'appela et le représentant de la force ne fût pas peu surpris en voyant un cadavre dans la voiture. Ceci fait toujours quelque émotion même, quand on est policeman. A la lumière d'une allumette le policeman examina le cadavre en écoutant en même temps l'histoire tremblante que lui racontait le charretier et n'hésita pas un instant à reconnaître Robert Ducerceau. Comme on était proche de Beauséjour les deux hommes y conduisirent le mort en toute hâte et ce fut l'agent lui-même qui donna à la grille le violent coup de sonnette dont nous avons parlé plus haut.

Toute la maison en bondit et le chien de garde poussa des aboiements lugubres !... ce fut Spears qui vint ouvrir et ne parut pas autrement surpris d'abord. On mit le cadavre dans un grand fauteuil pour le transporter au salon où presque aussitôt descendirent Mme. Ducerceau et Alice.

Décrire ici le désespoir et l'effroi de ces deux femmes est vraiment impossible ; elles se jetaient toutes les deux au cou du mort, l'inondant de leurs larmes, le suppliant de revenir à la vie par des paroles incohérentes. Quel horrible moment, quelle secousse pour ces cœurs si bons, si aimants, elles ne voulurent point quitter le salon pendant cette nuit affreuse et firent mander un prêtre pour bénir le cadavre et prier avec elles, c'était un soulagement.

Le charretier plus mort que vif était lui aussi entré dans le salon, il allait en sortir quand l'homme de police l'empoignant violemment lui dit ces simples mots : Vous êtes mon prisonnier, et lui mit les menottes.

—Moi ! s'écria Oswald, suffoqué !!!

—Oui, vous, partons, à l'hôtel-de-ville !

CHAPITRE X

CHANGEMENT DE FRONT

A peine Robert fut-il dans la tombe, qu'il fallut en arriver à d'autres peines. La liquidation de la succession de M. Cyrille Ducerceau allait en apprendre de drôles. Le stock mis en vente produisit à peine 50 cents dans la piastre, il y avait sur le marché un réel encombrement de marchandises. Tout fut absorbé, jusqu'au mobilier et à cette délicieuse propriété de Beauséjour. Il fallait que les survivants disent adieu au luxe, au bien être. Et quand tout fut payé conformément à la volonté du père de famille, la position d'Alice et celle de sa mère furent loin d'être brillantes.

—"J'aurais voulu, dit Mme veuve Ducerceau à ses domestiques en les congédiant, vous laisser à chacun un gage de reconnaissance pour vos bons soins, mais il nous reste à peine de quoi à vivre bien simplement ma fille et moi. Vous avez tous également droit à nos remerciements pour les bons soins dont vous nous avez entourés, même vous John Spears arrivé le dernier dans notre maison." Elle croyait dire vrai la pauvre femme sans soupçon du danger et de la trahison !

Madame Ducerceau dans sa douleur amère voulut rechercher la solitude et le silence, au lieu de rentrer dans la grande ville de Montréal qui s'agrandissait toujours, elle résolut autant que possible d'en éviter le contact.

Melle Alice avait obtenu avec éclat ses brevets d'institutrice, elle était particulièrement excellente musicienne. Ce fut donc sur ce point qu'elle porta tout d'abord son attention pour aider sa bonne mère et se mit de suite à chercher des élèves.

Ces dames, ne pouvaient non plus trop s'éloigner et furent obligées de trouver une place communiquant facilement avec la ville. Elles pensèrent à Hochelaga, mais le voisinage des filatures effraya Mme. Delvina, on songea bien à St-Henri ou Ste-Cunégonde, mais le quartier déplaisait à la jeune fille, il fallut donc se retourner du côté de St. Jean-Baptiste, partie des environs qui prenait déjà de très respectables proportions.

Alice ne fut pas sans faire observer à sa mère qu'il n'y avait pas loin de là, à la rue Durocher et à la propriété vendue de Beauséjour. Celle-ci acheta à bas prix une petite maison située dans un bouquet d'arbres un peu au-dessus de l'endroit où nous voyons aujourd'hui les ruines incendiées de l'hôpital St Roch. Cette maisonnette au toit aigu était bâtie sur sous-bassement d'un rez-de-chaussée et d'un étage au-dessus. Un petit jardin l'entourait de tous côtés et c'est en le traversant par devant qu'on arrivait à la route qui conduit au cimetière anglais. Elles n'avaient qu'à passer ce dernier pour aller prier sur leurs chers morts. C'était la plus vive attraction qu'éprouvait la pauvre veuve et c'est ce qui l'avait décidée à prendre cette nouvelle demeure. Annette l'ancienne femme de chambre de madame, restait avec elle, n'ayant pas voulu à aucun prix s'en séparer. Ses émoluments étaient forcément très modestes, mais cette fille qui avait été presque élevée dans la famille Ducerceau aurait considéré comme une amère ingratitude d'abandonner ces dames et de les priver de ses meilleurs soins.

Maintenant que nous savons où Mde Delvina et sa chère fille se sont retirées ; voyons un peu ce qui se passe du côté de la Bande Noire.

L'agence Fronton, Césariat et Cie avait consciencieusement encassé les fortes sommes à elle dues par la succession de M. Cyrille ; à elle dues disons-le à bien des titres différents, sans oublier les intérêts des prêts d'argent faits au commerçant défunt.

Quant au père Azarias, "il était condent," et pour qu'un juif de son espèce, soit condent, nous savons ce que cela veut dire. Il lui venait envie de se retirer des affaires, du moins à Montréal, de vendre le fameux *Moon light club* qui n'était plus comme local même dans le goût de la clientèle : mon successeur, disait-il, fera construire, si bon lui semble ; pour moi j'ai en horreur les ouvriers chez moi.

Il vendit donc son utile établissement à quelqu'un qui a immédiatement su en tirer un excellent parti, et comme, disait-il encore, on n'est payé souvent que d'ingratitude de la part des gens qu'on a obligés, je suis d'avis de quitter Montréal et de fait, il alla s'installer à Boston *venant toujours le la pyjoulerie et du tiamant*. Ce ne fut pas une perte pour Montréal croyez-le bien, il y en aura toujours assez, de ce genre là.

Quant à Burnichon : En voici un qui pleura son maître ! Une fois payé, il quitta la maison de commerce, se gardant bien de rester avec les successeurs. Nous ne pourrions jamais nous entendre ensemble disait-il, ce sont des hommes trop jeunes et puis, j'ai mes vieilles

habitudes. Son aide de camp Wickery quitta également. Burnichon alla louer une maison à Ste Rose, non loin du chemin qui descend à la rivière près du club anglais. Il se mit à la culture notamment à celle des patates, dont il obtint bientôt une ample variété. Au moins, pensait-il, j'aurai l'air pur, le repos de l'esprit et la pêche à la ligne.

Vieux garçon, notre ex-caissier avait besoin d'un passe temps, maniaque comme ceux de son espèce il s'appliquait surtout à ne prendre qu'une sorte de poisson le doré et pour cela, il en étudiait les mœurs, je dirai plus les fréquentations.

Quand les gamins du village le voyaient partir de grand matin avec ses attirails de pêche, ils se le montraient les uns aux autres en criant ! Eh ! tu sais, regarde donc ; v'la Burnichon qui s'en va-t'en guerre, quel massacre !

Dans la maison de commerce de la rue St Paul, il n'était resté que Pradeau et le voyageur ; les successeurs avaient tenu à se les attacher et avaient fait à chacun une meilleure situation. C'était dû à leur loyauté.

On n'entendait plus trop parler des exploits de la Bande Noire et point du tout des Fénéiens ; pour ceux-ci au moins, les années avaient tout effacé. Cependant, Fronton avait jugé prudent de convoquer dans l'été, tous les membres plus ou moins éloignés de sa bande pour leur faire comprendre que le séjour du Canada leur devenait malsain, que le service de la police se faisant de mieux en mieux, il leur conseillait de passer la ligne 45me une fois pour toutes. Il y eut donc grande réunion d'adieu à la fameuse maison de la Côte St Paul qui devait bientôt changer de maître, je ne viens pas dire qu'il y fût versé des larmes, non certes, il y eut même plus que jamais des récriminations : et le grand chef put se convaincre qu'il n'avait pas su acquiescer l'estime de ses subordonnés. Malgré cette divergence de sentiments ; on décida de se séparer et de mener séparément un autre genre d'opérations. Ce fut prudent. Presque tous filèrent aux Etats-Unis et la maison dut paraître abandonnée au moins pour quelque temps.

Quant à l'agence de renseignements Fronton, Césariat et Cie, elle cessa d'exister, ainsi que son fameux journal *Le Parachutes*.

Nous ne suivrons pas quant à présent les notabilités de la Bande Noire qui passèrent aux Etats-Unis, mais nous aurons bientôt l'occasion de rencontrer ceux qui n'y passeront pas. La graine par ici, n'en fut pas tout à fait perdue.

Tout le monde a deviné que Padox était un nom de guerre pris par un jeune affilié de cette bande et que celui qui s'en était servi avait voulu gagner ses galons en poignardant Robert Ducerceau ; bien plus le coup de poignard avait été donné au même endroit et de la même façon que l'avait été celui dont périt rue de la Montagne en soixante-huit le banquier Ferny ; c'était un coup particulier aux affiliés de cette société nocturne. Je dis nocturne, car on ne les avait jamais vu travailler en plein jour. Combien de braves habitants de Montréal ne se sont pas doutés rencontrer le soir en rentrant chez eux les chevaliers de la Bande Noire et combien de charretiers en les transportant ne soupçonnaient pas qu'ils commettaient presque une mauvaise action !

Demandez encore au charretier Oswald s'il n'eut pas mieux valu pour lui ne pas rencontrer celui qui assassina Robert. C'était un brave homme ce charretier, mais il n'en passa pas moins une huitaine de jours sous les verroux comme assassin présumé avant qu'on n'admit son innocence. Oswald était d'un heureux caractère, ce qui ne l'empêcha pas de jurer et même de sacrer quand il se vit en prison pour un fait aussi grave. Oh ! le lâche disait-il en frappant son poing sur le mur de la cellule ; faire de la peine à un père de dix enfants comme moi, incapable de tuer une mouche. Faut-il qu'il soit feignant de ne pas seulement avoir dit son nom et moi qui suis en cage à sa place. J'ai beau leur dire, leur crier à ces magistrats que c'est pour lui rendre un service au défunt que je l'ai ramené dans ma voiture, ils ont l'air de ne pas me croire, ça manque de croyance tout de même ces messieurs-là. J'ai beau leur répéter mon nom, mes professions et qualités, ils sont là à me questionner, à me transquestionner des heures entières. Ils ont mis mon cheval et ma voiture en fourrière, qu'est-ce qu'on doit penser à la maison ? Moi le plus rangé des charretiers, y n'a pas fallu que j'sois malin ce soir-là !!!

—Mais, cependant, comment était-il donc fait ce meurtrier ? Voyons un peu que je tâche de me rappeler ses façons, ses manières. Oh ! c'était un jeune gros, oui, je me le figure. Oh ! pour des yeux, ça il en avait des gros yeux et une bouche, oui une bouche. Ah ! mais que je suis sot, moi aussi j'en ai une bouche ! au clair de la lune je n'ai tout de même pas vu grand chose. J'ai beau chercher, (et il cherchait des heures entières.) Je crois me rappeler qu'il avait une dent cassée sur le devant. Oui, c'est bien cela, pour une dent cassée il avait une dent cassée. Je vais leur dire à ces messieurs les magistrats.

Et plein de confiance, Oswald raconta cela à qui de droit, les détectives se mirent en mouvement et peu s'en fallut qu'ils ne fissent ouvrir la bouche à tous ceux qu'ils

rencontraient, tellement la dent cassée était devant leurs yeux. Enfin, Oswald put recouvrir sa liberté sous deux cents piastres de caution.

Le pauvre diable avait quelques bons amis parmi ses collègues qui se cotisèrent pour lui venir en aide. Les gros mots n'évaluent pas le bon cœur, n'est-ce pas messieurs les charretiers de Montréal. Ce qui n'empêcha pas le prisonnier libéré de dire à qui voulait l'entendre :

—Pour une drôle d'aventure, ça c'est une drôle d'aventure !

CHAPITRE XI

ÇA VA DE MAL EN PIS

La vie était bien simple à la maisonnette de la montagne, et la gaieté n'y faisait pas fortune. Le printemps et l'été qui suivirent se passèrent dans un calme relatif, la mère dans une tristesse perpétuelle, avait eu la tête tellement ébranlée, que parfois on avait craint pour sa raison. La fille qui descendait tous les jours en ville pour donner quelques leçons d'anglais, de français ou de musique, revenait aussi vite que possible et toujours avant la chute du jour auprès de sa mère. Celle-ci n'était que très rarement laissée seule, car Annette veillait sur sa maîtresse qu'elle adorait, et pour qui en vérité on eut dit qu'elle avait un culte.

M. et madame Pradeau, deux vrais amis ceux-là, venaient souvent visiter les exilées, car c'est ainsi qu'on les avait baptisées à cause de leur solitude. L'ancien premier de la maison Ducerceau faisait observer souvent et non sans raison que demeurant hors la ville, presque au milieu du bois, ces dames n'étaient pas réellement en sûreté. Trois femmes seules, disait-il, la nuit dans une maison, que peuvent-elles contre une bande de malfaiteurs, même contre un ou deux ? Pourquoi ne prenez-vous pas un homme, un gardien qui, pour le logement seul, serait heureux de demeurer dans votre maison au moins la nuit. Vous pourriez le laisser aller à son travail pendant le jour, mais la nuit tombante ne vous trouverait pas isolées.

Le conseil était bon, malgré la défiance de Mme Ducerceau, elle promit de se résigner à avoir un étranger chez elle et d'en chercher un. Il le fallait de confiance, pas trop jeune et brave au besoin. John Spears venait également visiter assez souvent la mère et la fille, par reconnaissance, disait-il, et comme il paraissait leur porter un très vif intérêt, ces dames s'informèrent auprès de lui, s'il ne connaissait un homme qui leur conviendrait pour ce poste non payé de gardien de nuit.

—Comment, mais je crois avoir votre affaire, répondit-il à la première ouverture qui lui fut faite ; un vieux voisin de la rue Bleury, veuf sans enfants, employé secondaire dans une compagnie d'assurance de la rue St Jacques, c'est un homme fort et sans peur. Si vous le permettez je lui en parlerai.

—Certainement, reprit aussitôt ces dames pleines de confiance, tâchez de nous l'amener bientôt.

—Ce sera fait, dit John, et je vous le répète, à moins d'un refus de sa part vous aurez notre visite ces jours-ci.

Notre déterminé coquin n'avait rien oublié, ni certaines paroles dites à la réunion de la Côte St Paul et qui lui avaient été répétées par Burnichon, ni le testament, ni enfin la remarque faite à la sortie de la grille de Beauséjour par Burnichon et son compère Arpins.

Quand Pradeau apprit que Mde. Veuve Ducerceau avait parlé de son intention de prendre un gardien à John, il ne put s'empêcher de hausser les épaules et de déplorer la maudite influence que ce dernier avait acquise, sur l'esprit de Delvina. J'ai bien peur que cela finisse mal, pensait-il en lui-même, il en parla même à sa femme qui naturellement fut de son avis.

—Tu ne m'accuseras pas de jalousie à l'égard de cet homme, ajouta-t-il, mais je ne puis comprendre comment on ne se soit pas adressé à nous qui sommes de bons et sérieux amis plutôt qu'à ce valet.

Quelques jours s'étaient à peine écoulés que Spears parut à la barrière de l'habitation en compagnie d'un homme, qui vous le supposez bien, n'était autre que celui en question. Il furent aussitôt introduits dans la première pièce qui servait de salle à dîner, simplement meublée cette pièce était séparée d'une autre sur le derrière, c'est-à-dire faisant face aux bâtisses de l'exposition, cette dernière servait de salon, mais n'en avait guère le mobilier et quand ces dames recevaient quelques visites, c'était plutôt dans la salle du devant. Celle de derrière était leur *buen retiro* quand elles étaient seules dans le jour et le soir.

Spears présenta son protégé, M. Hector Potard, courtier en assurances (et n'en manquant pas) veuf relativement à l'aise qui déclara sur l'heure vouloir bien accepter de venir tous les jours coucher dans cette maison sans autre salaire que le repas du soir et celui du matin en hiver seulement, à cause, disait-il, des rigueurs de la saison.

Madame Ducerceau fit un signe de tête d'approbation.

(A suivre)

ALEXANDRE IER DE SERBIE

Il y a quelque temps, fatigué du pouvoir suprême et terrassé par la maladie, le roi Milan de Serbie abdiqua, et son fils, le prince Alexandre, monta sur le trône.

Personne ne connaissait l'intention du roi Milan lorsque, devant les ministres, les officiers d'état et les membres du corps diplomatique, qui étaient venus au palais pour le féliciter, à l'occasion du septième anniversaire de sa proclamation comme roi de Serbie, il lut son acte d'abdication.

Ayant terminé sa lecture, le roi s'agenouilla aux pieds de son fils et lui prêta le serment d'allégeance.

Les membres de la régence suivirent son exemple.

Le roi Alexandre Ier naquit le 14 août 1876. La régence qui se compose de M. Jovan Ristitch, du général Protitch et du général Belimarkovitch, est nommée pour les cinq ans et demi qui s'écouleront avant que le jeune roi ait atteint ses dix-huit ans et sa majorité.

Alexandre Ier est un grand garçon fluet, aux yeux noirs vifs et perçants, très nerveux et turbulent. Il est fort intelligent, mais il manque de franchise : il est cauteux et prompt.

Quand il était avec son père, il affectait peu d'inclinations pour sa mère, et quand il était avec cette dernière, il affichait peu de sympathie pour son père.

Sa santé est mauvaise : il a des habitudes irrégulières.

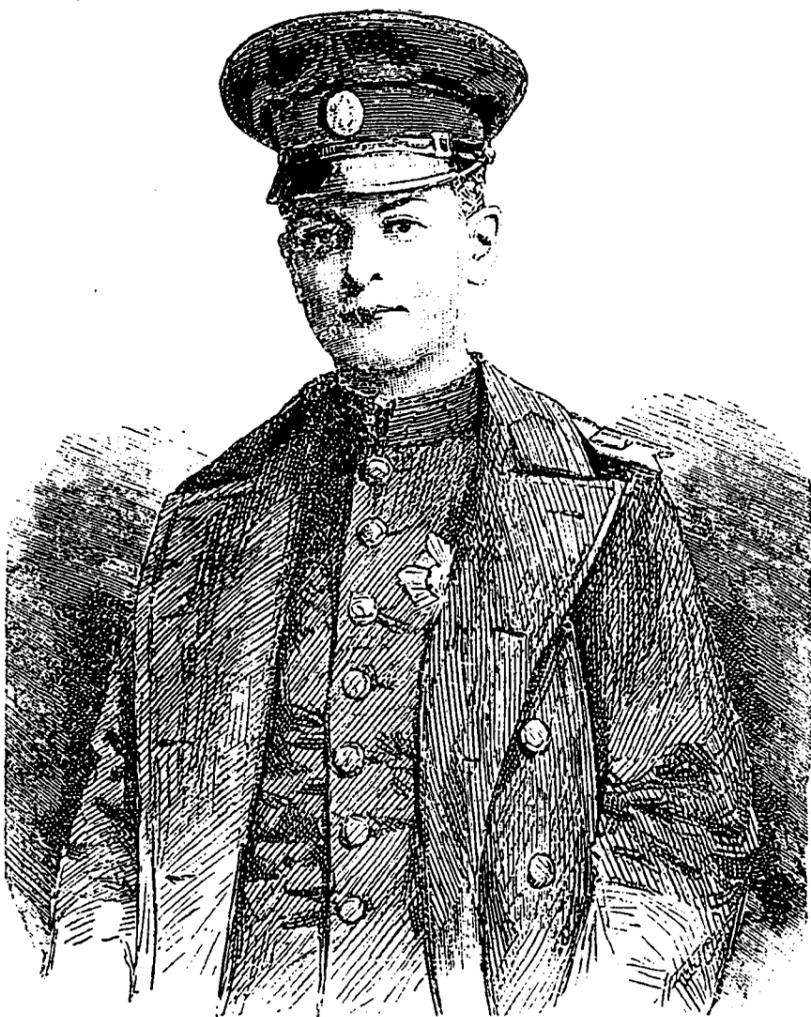
Le portrait du jeune souverain que nous publions aujourd'hui, est copié sur une photographie de Adèle, de Vienne.

BON MARCHÉ

LA VIE ILLUSTRÉE est le plus grand et le plus volumineux de tous les journaux illustrés publiés en langue française et c'est le moins cher de tous les journaux illustrés du monde entier.

VARIÉTÉS

Quand un ami a un grand succès, on l'aime un peu moins, mais on se vante plus souvent de son amitié.



ALEXANDRE Ier
Roi de Serbie

La musique est l'art de combiner des notes...
—Des notes...
—De façon à ne pouvoir jamais payer celle de ses fournisseurs.

Pendant un grand dîner, le domestique répand la sauce d'un plat sur l'habit d'un des convives.

La maîtresse de la maison lançant à l'invité un regard plein de reproches :

—Une si bonne sauce !.. En reste-t-il encore pour les autres ?

**

Dans un établissement de bains :

—Garçon ! comment se fait-il que je ne retrouve pas mon pantalon ?

Le garçon cherche de tous côtés et, ne trouvant rien :

—Monsieur est bien sûr d'être venu avec ?

**

Horrible question :

—A quel moment une génisse ressemble-t-elle à une carte à jouer ?

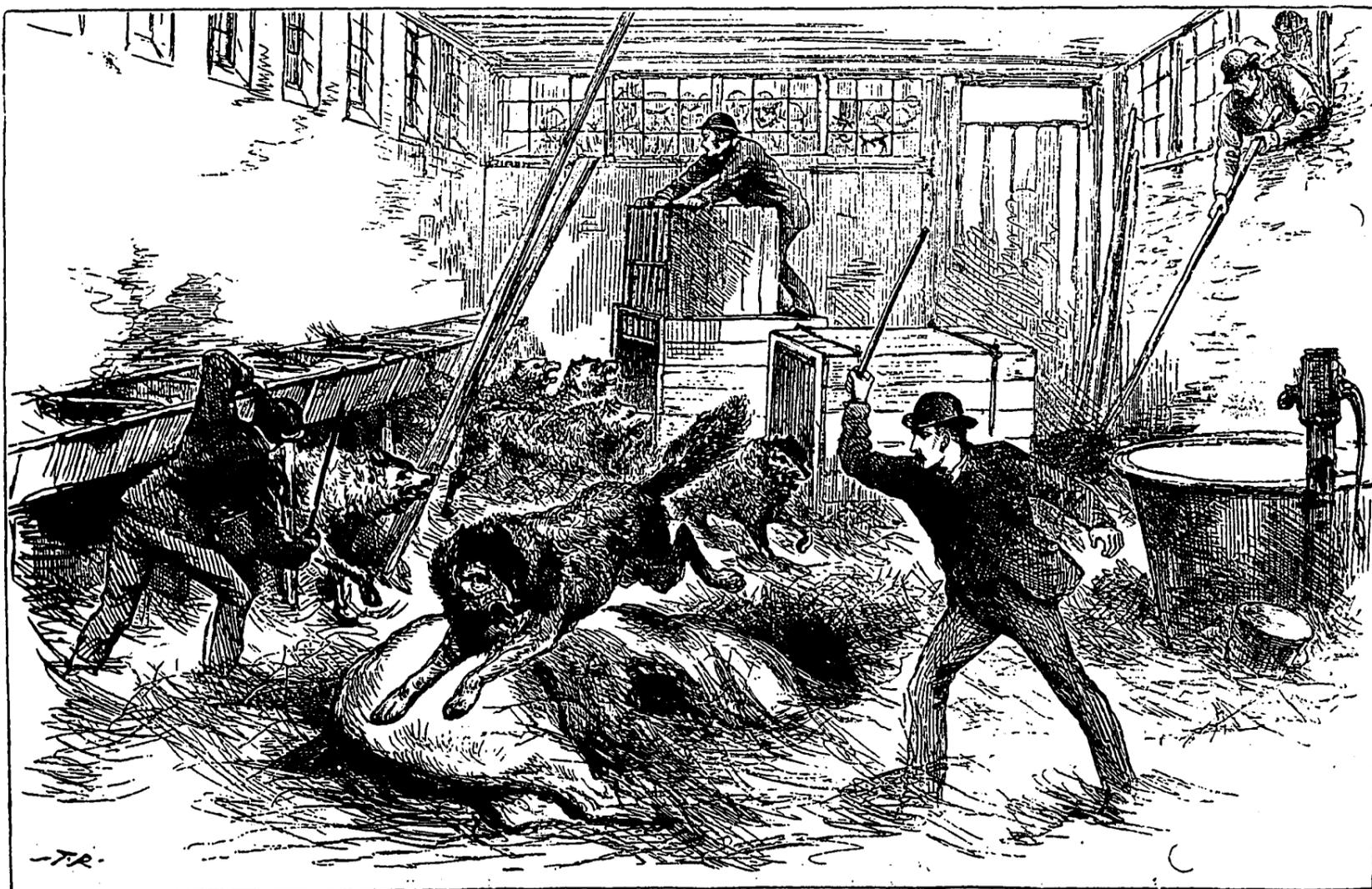
Réponse non moins horrible :

—Quand elle est lasse de trèfle.

FAITS DIVERS

AVRIL

5. Fuite du général Boulanger en Belgique.
6. Départ d'une expédition Québécoise à la recherche de Morrison.
7. Grand incendie à Savannah, Ge. : 50 maisons détruites.
8. Mainville reçoit 15 coups de fouet dans la prison de Montréal.
- Arrivée à Montréal de Mgr. Duhamel, retour de Rome.
9. Décès à Paris du célèbre chimiste, M. E. Chevreul, à l'âge de 103 ans.
10. Débauche sur le St Laurent.
11. Commencement du procès Boulanger au Sénat de Paris.
- Entrevue du juge Dugas avec Morrison.



SCÈNE DANS UNE MENAGERIE A LONDRES : DES LOUPS ÉCHAPPEZ DE LEURS CAGES.

FEUILLETON DE "LA VIE ILLUSTRÉE."

ARRACHÉE DE LA TOMBE

Suite

Georges fut tiré de la voiture la tête en avant. Le Loucheur, qui lui tenait les jambes, mit un pied sur le trottoir, puis l'autre.

—Zoug, fit-il en se redressant.

A ce mot bizarre succéda comme un râle de mort, puis un bruit sourd sous l'arche du pont. Et l'eau bouillante se referma sur Georges Lambert.

Soudain, une voix retentissante cria : au secours !

A dix pas d'eux les assassins virent un homme se dresser sur le parapet du pont et s'élançer dans le fleuve.

Mais déjà le fiacre avait tourné sur lui-même et les chevaux, bondissant sous le fouet, l'emportaient dans un galop furieux.

—A l'escame ! glapit le Loucheur en jetant autour de lui un regard de chacal.

Et les deux scélérats, que le fiacre avait abandonnés sur le pont, s'enfuirent de toute la vitesse de leurs jambes.

Il n'était pas trop tôt. Sur le pont, du côté de la place Mazas, les cris : au secours ! plusieurs fois répétés, se faisaient entendre.

Des sergents de ville accoururent et se trouvèrent en présence de deux hommes très-agités, dont l'un portait à la boutonnière de sa redingote la rosette d'officier de la Légion d'Honneur.

—Messieurs, dit ce dernier, un crime horrible vient d'être commis presque sous nos yeux. Deux hommes sont dans l'eau, il faut tenter de les sauver.

—Au canot, courons ! cria un des sergents de ville.

Tous se précipitèrent dans l'escalier du quai qui descend sur la berge.

En aval du pont il y avait plusieurs barques attachées les unes aux autres avec des chaînes. Les sergents de ville sautèrent sur les deux plus légères et les détachèrent en brisant les cadenas.

Comme les deux barques s'éloignaient de la rive ceux qui les montaient entendirent crier : A moi, à moi ! Puis ils virent l'eau s'agiter et à sa surface apparut un homme que le courant entraînait malgré ses efforts désespérés pour se rapprocher du bord.

—Courage ! crièrent les sergents de ville.

Et de vigoureux coups de rames lancèrent les deux embarcations au milieu du fleuve. Quand elles furent tout près du nageur, les sergents de ville distinguèrent deux têtes, qui semblaient flotter sur l'eau.

Ils tendirent une rame au nageur, mais fatigué et gêné dans ses mouvements, il ne put la prendre.

Alors un des sergents de ville se pencha au bord du bâteau, pendant que les autres faisaient contre-poids pour l'empêcher de chavirer, et il parvint à saisir le nageur par ses vêtements.

—Non, pas moi, dit-il, mon camarade d'abord.

Sans lâcher le premier, le sergent de ville empoigna l'autre par le collet de son paletot.

Dans la seconde barque, deux hommes s'étaient lestement déshabillés et venaient de se jeter à l'eau.

Un instant après, les bateaux revenaient à la rive. Mais le sauvetage était-il complet ? L'un des deux hommes vivait, l'autre, sans mouvement, la face livide et violacée, présentait tous les signes de l'asphyxie.

Pendant qu'on le transportait au poste le moins éloigné, un des sergents de ville courait chercher un médecin et un autre le commissaire de police.

Sur l'ordre de l'officier de la Légion d'honneur, Georges Lambert fut dépouillé de ses vêtements, étendu sur des matelas et de couvertures de laine, et quatre hommes se mirent à le frictionner. Il rendit un peu d'eau par la bouche et le nez ; mais il ne donnait toujours aucun signe de vie.

Une anxiété cruelle était peinte sur tous les visages.

Accroupi dans un coin, l'homme s'était si courageusement précipité dans la Seine pour secourir Georges, regardait sans rien dire ; mais on voyait des éclairs fauves jaillir de ses yeux.

L'homme décoré s'approcha de lui.

—Vous avez été témoin du crime ? demanda-t-il.

—Oui.

—C'est vous qui avez appelé au secours, et qui, du parapet du pont, vous êtes jeté dans la Seine ?

—C'est moi.

—Comment vous nommez-vous ?

—Jean Frugère.

—Est-ce que vous connaissez ce malheureux jeune homme ?

—Je le connais.

—Comment s'appelle-t-il ?

—Je ne le dirai qu'au commissaire de police.

—Je suis aussi un magistrat, mon ami, je suis le président Durançon.

Frugère se dressa comme mu par un ressort.

—Monsieur le président Durançon ! s'écria-t-il. Le père

de mademoiselle Andréa, que va épouser M. Gaston de Seirmaise ! Ah ! nous serons vengés !

—Que voulez-vous dire ?

—Ce que je veux dire ? Regardez, monsieur, vous avez sous les yeux le cadavre de Georges Lambert, assassiné par M. de Borsenne.

Le président poussa un cri rauque et s'affaissa sur un siège.

Le commissaire de police et le médecin entraient dans le poste.

XV

La veille au soir, en quittant Georges Lambert, Frugère, soupçonneux et inquiet, se rendit chez le marchand de vins de la rue de Ponthieu dans l'espoir d'obtenir quelques renseignements sur les agissements de M. Pierre.

On lui apprit que, dans la journée, le cocher avait donné son compte et immédiatement cessé son service. Il n'avait pas touché les trois mois de gages qui lui étaient dus, et il devait revenir dans la soirée, vers dix heures, pour tâcher de se faire payer.

Frugère fut vivement contrarié. Il résolut toutefois, d'attendre le cocher.

Il dina chez le marchand de vins et, pour ne pas trop s'impatienter, il accepta la partie de piquet que lui proposa un habitué.

Un peu avant dix heures le cocher arriva. Il était très en colère contre M. Pierre. Frugère quitta sa partie et entra avec le cocher dans un cabinet, où on leur servit une bouteille de vieux mâcon.

—Il paraît que vous n'avez pas pu vous faire payer ? dit Frugère.

—Oui, et j'aurais dû m'en douter. Ce gredin de Pierre m'avait prié de revenir, mais il s'est bien gardé de m'attendre.

—Il est donc sorti ?

—Depuis cinq heures du soir.

—Il fallait vous adresser à M. de Borsenne.

—C'est ce que j'ai fait. Il m'a répondu que cela regardait Pierre et il m'a envoyé promener.

—Sait-on où est allé le valet de chambre ?

—Allons donc, on ne sait jamais ni ce qu'il fait, ni où il va. J'ai donné mon compte et je ne saurais trop m'en applaudir. Il se passe dans la cambuse quelque chose d'extraordinaire. Pierre et son maître ont de vraies figures de déterrés ; ils s'enferment tous les jours ensemble et causent des heures entières. On dirait des conspirateurs. Tout ça finira mal. M. de Borsenne est mêlé à une vilaine affaire, rien ne me l'ôtera de l'idée.

—Quelle folie !

—Je vous ai raconté la nuit de Brunoy et l'aventure de Villeneuve-Saint-Georges.

—Et cela m'a bien fait rire.

—Moi, je ne ris pas de ça. Quand on voit des têtes d'homme celles des hommes qui étaient avec nous, on boulotte son paletot et on crie au voleur.

—Pourquoi pas à l'assassin.

—Eh ! camarade, c'est presque toujours pour voler qu'on assassine. Tenez, tantôt j'ai entendu quelque chose...

—Quoi donc ?

—Je vais vous le dire, mais vous ne le répérez à personne.

—Je serai muet comme cette table.

—Pierre et son maître causaient enfermés comme d'habitude : je voulais faire régler mon compte et j'attendais le valet de chambre. Quand il sortit du cabinet de M. de Borsenne il tournait ses yeux comme un mouton qu'on égorge. Jamais je n'ai vu rien de pareil. Il monta dans sa chambre, je le suivis. Au moment d'entrer, j'entendis qu'il parlait ; je crus d'abord qu'il se trouvait avec quelqu'un, mais non, il causait tout seul... Il marchait à grands pas, frappait du pied et renversait les chaises. J'entr'ouvris la porte, il ne vit rien. Tout d'un coup, il prononça des mots étranges, qui me donnèrent la chair de poule, j'avais comme de la glace dans le dos... Il disait :

"Le fou, l'imprudent ! il croit tout facile... assassiner un homme, rien que ça !"

—Il a dit : assassiner un homme ? interrogea Frugère, vous avez entendu cela ?

—Parfaitement. Et il a ajouté : "Mais c'est le baigne, l'échafaud !"

—Et vous ne l'avez pas appelé brigand, scélérat ! s'écria Frugère qui ne se contenait plus.

—Non. J'ai avancé ma tête et je lui ai demandé s'il voulait me payer.

—Alors ?

—Alors, d'une voix de dogue, il m'a répondu : "Tu reviendras ce soir." Et il m'a lancé un regard... un regard qui aurait fait fuir tous les diables de l'enfer ! Je me suis sauvé. On n'est pas poltron, l'ami, mais il y a des instants où l'on peut avoir peur !

Frugère comprenait cela, car il était devenu pâle de terreur.

Il se leva et donna une poignée de main au cocher, en lui disant :

—A bientôt.

En gagnant la porte, il titubait comme un homme ivre. Dans la rue il se remit un peu.

—Non, non, ce n'est pas possible, ils n'oseraient pas, répétait-il à chaque instant.

Devant le Cirque, il prit une voiture et se fit conduire très-vite rue de Larochehoucauld.

—M. Georges n'est pas encore rentré, répondit le concierge à sa question.

De là il se rendit à l'hôtel de Seirmaise où on lui dit que Gaston, après avoir passé la soirée avec son père et quelques amis, venait de se coucher.

On avait pas vu M. Georges Lambert.

—Rue Lacépède ! cria-t-il au cocher en se jetant de nouveau dans la voiture.

Son agitation approchait du délire ; il trépidait et s'arrachait les cheveux. Rue Descartes, il ordonna au cocher d'arrêter. Les chevaux éreintés n'allaient plus qu'un pas.

—En dix minutes je ferai plus de chemin qu'eux en une demi-heure, se dit-il.

Et il congédia le cocher en lui donnant une pièce de cinq francs.

Lorsqu'il arriva devant le no 22 de la rue Lacépède, une heure sonnait à l'hôpital de la Pitié et à Sainte-Pélagie. Il frappa, la porte s'ouvrit. Sans répondre au concierge, qui lui demandait son nom, il monta précipitamment deux étages et sonna à la porte de l'appartement de Jeanne.

Presque aussitôt la servante italienne vint lui ouvrir.

—M. Georges, avez-vous vu M. Georges ? lui demanda-t-il.

—Oui, il a passé la soirée ici.

—Est-ce qu'il est parti ?

—Il n'y a pas plus de cinq minutes.

—Mon Dieu, mon Dieu, ils vont le tuer ! s'écria-t-il.

Puis, se reprenant :

—Ne dites rien à madame Jeanne, cela l'effrayerait M. Georges court un grand danger.

Et il s'élança comme un fou dans l'escalier.

Il se dit avec raison que si Georges avait monté la rue Lacépède il l'aurait rencontré, et naturellement il prit le même chemin que le jeune homme. Tout en marchant rapidement, il prêta l'oreille aux moindres bruits. Il arrivait rue du Cardinal-Lemoine lorsqu'il entendit un coup de sifflet. Il devina le ralliement des assassins et courut de ce côté.

Chose étrange, il ne rencontra pas un bourgeois, pas un sergent de ville. Il est vrai que, vers minuit, il avait plu beaucoup et que de nouvelles averses tombaient à chaque instant.

Il atteignit assez tôt la place Maubert pour voir plusieurs hommes monter dans un fiacre. Il voulut crier, mais son émotion était telle qu'il ne put faire sortir son son de sa poitrine. Le fiacre tournait sur le quai lorsqu'il entra rue du Haut-Pavé. Le chapeau de Georges, qu'il ramassa et reconnut, ne lui laissa plus aucun doute.

Mais que s'était-il passé ? Le jeune homme avait-il été frappé ? S'agissait-il d'un assassinat ou d'un enlèvement ? Il s'arrêta à cette dernière idée, car l'autre le glaçait d'épouvante.

Une fois encore il voulut appeler ; ce fut en vain, la voix lui manqua. Alors il se redressa avec une énergie sauvage et s'élança à la poursuite du fiacre.

En courant, son regard errait des deux côtés du quai dans l'espoir de rencontrer un être humain. Il ne vit personne. Un coup de vent emporta son chapeau sans qu'il s'en aperçut. Ses souliers glissaient sur les pavés humides, il les fit sauter de ses pieds. Sa course devint plus rapide.

—Oh ! les misérables, se disait-il, je les poursuivrai tant que j'aurai un souffle dans ma poitrine. Je finirai bien par rencontrer quelqu'un. Et les sergents de ville, où sont-ils ! Comme Paris est bien gardé !

Tout à coup, il vit la voiture s'arrêter sur le pont d'Austerlitz. Ce qui se passa, il ne fit que l'entrevoir au milieu d'un éblouissement, du rouge devant les yeux.

Mais il oublia les assassins pour porter secours à la victime.

Instruit trop tard, malheureusement, il n'avait pu ni prévenir Georges, ni empêcher le crime. Il ignorait encore, lorsque le médecin arriva au poste de police, si son dévouement n'avait pas été complètement inutile.

Ce médecin était un vieux praticien, un des plus savants docteurs de la Faculté de médecine. Il s'approcha du noyé et l'examina. Il vit les traces des frictions et eut un mouvement de tête approbatif.

Les personnes présentes l'entourèrent.

—Eh bien, monsieur ? interrogea le président Durançon.

Le docteur ne répondit pas ; mais il sortit de ses poches une trousse et plusieurs petites fioles. A genoux et penché sur le jeune homme, il lui fit avaler quelques gouttes d'une liqueur jaune qui répandit dans le poste comme une odeur d'absinthe et d'éther.

—Continuez les frictions, ordonna-t-il.

Et lui-même passait la main sur la poitrine de Georges et lui pressait les flancs à la place des poumons.

—Espérons, dit M. Durançon à l'oreille de Frugère.

En ce moment, Georges fit un mouvement et l'on vit sa poitrine se soulever légèrement. Le médecin lui prit la tête, déboucha avec ses dents une toute petite fiole, la mit presque toute entière dans la bouche du moribond et lui en fit absorber le contenu.

Aussitôt, dans une espèce de vomissement, Georges rejeta le liquide avec une assez grande quantité d'eau.

Le docteur se releva avec un visage rayonnant.

—Messieurs, dit-il d'un ton modeste, Dieu, plus que l'art du médecin, a sauvé ce jeune homme.

—Sauvé, il est sauvé ! exclama Jean Frugère.

Il tomba à genoux devant le médecin, lui prit les mains et les baisa avec des éclats de rire délirants.

XVI

Le poste de police se composait de trois pièces. Celle où se trouvait Georges, une autre un peu plus grande, garnie de matelas étendus le long du mur, sur lesquels les hommes de garde pouvaient se reposer, et enfin le cabinet de l'officier de paix. C'est dans cette dernière pièce que le commissaire de police fit entrer M. Durançon et Jean Frugère pour recevoir leur déclaration.

Le président parla le premier.

—Hier, dit-il, j'ai dîné et passé la soirée chez un de mes amis, que je n'avais pas vu depuis plusieurs années et qui demeure boulevard Mazas. Nous nous oubliâmes à causer, il était près de minuit lorsque je pris mon chapeau pour partir. Il pleuvait très-fort. Mon ami envoya son domestique à la recherche d'une voiture. Il revint au bout d'une demi-heure sans avoir pu se la procurer.

La pluie, qui avait cessé depuis un instant, tomba de nouveau avec violence. Résigné à m'en aller à pied, j'attendis la fin de la giboulée. Enfin, je partis avec le domestique de mon ami, qui avait reçu l'ordre, malgré moi, de m'accompagner jusqu'à ma porte, rue Jacob.

Nous traversions la place Mazas lorsque nous entendîmes le bruit d'une chute dans l'eau, puis le cri : au secours ! Nous vîmes alors distinctement un individu, debout sur le parapet du pont, se précipiter dans la Seine. C'était ce brave et honnête homme, qui vous donnera tout à l'heure de précieux renseignements sur les auteurs du crime.

Un fiacre s'éloignait avec une rapidité vertigineuse et deux hommes disparaissaient sur le quai du Jardin des Plantes. A notre tour, nous criâmes : au secours !... Des sergents de ville accoururent, ils se jetèrent dans des barques et ils opérèrent le double sauvetage avec une ardeur, une intelligence et un dévouement dont je suis heureux de vous apporter le témoignage.

Avant de faire sa déposition, Jean Frugère, échangea avec M. Durançon un regard rapide.

—Monsieur le commissaire, dit-il, c'est près de la place Maubert, dans une petite rue, dont je ne sais pas le nom, que M. Georges Lambert a été attaqué et a reçu le coup qu'il porte à la tête. Les assassins l'ont mis dans leur voiture et je me suis lancé à leur poursuite. C'est ainsi que j'ai pu arriver à temps pour me jeter dans la Seine, saisir M. Georges et l'empêcher de périr en lui maintenant la tête au-dessus de l'eau.

—Cette voiture, ce fiacre indiquerait que M. Lambert est tombé dans un guet-apens.

—C'est probable.

—Croyez-vous que le vol soit uniquement le mobile du crime ?

—Je le crois ; M. Georges avait sur lui sa montre et sa chaîne, de l'or dans son porte-monnaie et plusieurs billets de banque.

—Et tout cela a disparu. Mais après l'avoir assommé et volé, pourquoi l'ont-ils jeté dans la Seine ? Evidemment pour faire croire à un suicide. Singulière précaution pour des voleurs ! Comment M. Lambert se trouvait-il place Maubert à cette heure avancée de la nuit ? Le savez-vous ?

—Il venait de voir une personne qu'il connaît dans le quartier.

—Les misérables le guettaient, ils l'ont suivi dans une rue mal éclairée, déserte, se sont jetés sur lui. Et vous, monsieur Frugère, comment vous êtes-vous trouvé là ?

—Je me doutais de quelque chose, répondit-il après un moment d'hésitation ; des paroles échappées à un des assassins, répétés devant moi, m'ont révélé le complot. Je savais où M. Georges Lambert devait passer la soirée et j'accourais pour le prévenir, lorsque le hasard m'amena sur le lieu du crime.

Le commissaire regarda Frugère en remuant la tête.

—Vous ne dites pas tout ce que vous savez, fit-il d'un ton presque sévère.

—Monsieur, répliqua le président Durançon, veuillez ne pas insister sur ce point. De hautes raisons de convenance empêchent peut-être M. Frugère de mieux s'expliquer. Mais, le moment venu, soyez assuré qu'il parlera. Je m'empresse aussi de vous dire que je le connais et que je répons de lui comme de moi-même.

Il importe avant tout que les auteurs du crime soient livrés à la justice. Frugère les a vus, il les reconnaît.

—Je peux même dire tout de suite à M. le commissaire qu'ils étaient au moins quatre, en comptant celui qui conduisait le fiacre.

—Était-ce un fiacre de la Compagnie des petites voitures ? demanda le commissaire de police.

—Parfaitement.

—J'ai très-bien vu les verres jaunes de ses lanternes, ajouta le président.

—Excellent renseignement.

—Oh ! j'en ai de meilleurs, fit Frugère. L'un de ces malfaiteurs est de haute taille, il se nomme Rombolle ; ce doit être le chef. On l'appelle aussi le Loucheur, parce qu'il louche de l'œil gauche. Lui et ses camarades se réunissent tous les jours dans un cabaret de la rue du Ruisseau, à Montmarthe, tout près de la rue Marcadet. La maison porte le no 107.

—Nous les tenons, dit le commissaire de police en se levant. Vous n'avez pas d'autres renseignements à me donner ?

—Non, monsieur, c'est tout.

—Je ne veux pas perdre une minute, je cours à la préfecture, reprit-il.

Il salua respectueusement le président et sortit.

Georges avait repris connaissance. Quand il vit Frugère, il devina qu'il devait la vie au dévouement de cet ami incomparable. Il lui tendit la main.

—Une autre fois, fit-il en souriant, je vous écouterai mieux, mon ami.

—Monsieur Georges, vous ne connaissez pas M. le président Durançon, il est devant vous, dit Frugère.

Georges se souleva sur son matelas et sa main tomba dans celle du magistrat.

—Je touche la main d'un noble cœur, murmura-t-il.

—Et d'un ami dévoué, ajouta le président.

Sur un signe de Georges, Frugère se mit à genoux près de lui et ils échangèrent quelques paroles à voix basse. M. Durançon interrogeait le médecin.

—La blessure à la tête n'est nullement dangereuse, répondit-il. Après une journée de soins et de repos, il sera sur pied.

—Et vous pensez que je puis l'emmener sans danger dans une voiture ?

—Sans danger aucun, monsieur.

—Monsieur le président, dit Frugère qui s'était approché, M. Georges ne desire pas qu'on le transporte chez lui ; il craint d'effrayer madame Lambert. Il aime mieux se faire soigner dans une chambre d'hôtel.

—Monsieur Frugère, répondit le magistrat, j'ai déjà pris une décision à ce sujet. Le domestique de mon ami est allé prévenir chez moi et j'attends ma voiture. C'est dans ma maison que vous pourrez venir voir M. Lambert dans la journée.

—Alors, monsieur, je n'ai plus d'inquiétude.

Un instant après, la voiture de M. Durançon arriva. Georges y fut placé entouré de ses couvertures de laine, et le magistrat et le docteur s'installèrent près de lui.

Frugère resta le dernier au milieu des sergents de ville. Il prit le nom et l'adresse de ceux qui étaient venus à son secours en leur disant :

—Je vous promets que M. Georges Lambert ne vous oubliera pas.

En attendant, continua-t-il, voilà un billet de cinquante francs pour boire à son prompt rétablissement. Je viendrai prendre dans la journée ses vêtements et les miens, en vous rapportant ceux que j'ai sur moi et que vous avez bien voulu me prêter.

Il distribua une douzaine de poignées de main et partit.

Le ciel s'était éclairci et le vent séchait les trottoirs. Frugère se rendit chez lui à pied.

Le jour commençait seulement à paraître ; il se jeta sur son lit pour attendre l'heure de se présenter rue de Larochehoucauld.

D'après les recommandations de Georges, il devint voir madame Lambert d'abord, puis ensuite Gaston de Saintraise, afin de s'entendre avec lui pour protéger Jeanne contre une nouvelle violence de M. de Borsenne. Il dormit un peu plus d'une heure.

A six heures il sauta à bas du lit et se mit à sa toilette. Il allait voir madame Lambert pour la première fois et il tenait à se présenter dans un costume irréprochable.

Frugère avait toujours eu la coquetterie de l'habillement.

A la même heure, la police pénétrait dans le bouge de la rue du Ruisseau, dont toutes les issues étaient gardées, et arrêtait une douzaine d'individus mal famés ainsi que le maître de l'établissement et sa femme.

Parmi eux se trouvaient Rombolle et un de ses complices de nuit. Les deux autres furent arrêtés dans la journée. Au poste où ils furent conduits d'abord, on les fouilla. Rombolle avait encore sur lui la montre et le porte-monnaie de Georges Lambert. Dans une des poches de son associé on trouva le portefeuille.

Impossible de nier ; ils firent des aveux complets.

Rombolle déclara que ce n'était point lui, comme on semblait le croire, qui avait dirigé l'attaque nocturne. Il nomma Pierre, disant que c'était leur chef et qu'il les avait payés pour faire le coup.

Il ajouta que Pierre, n'était lui-même que l'instrument d'un homme très-riche, qui avait voulu se venger et se débarrasser d'un rival. Il donna bien le signalement du domestique et à peu près celui de son maître, mais il ne put fournir aucun autre renseignement.

—Ce Pierre et l'homme riche qui s'est vengé d'un rival n'existent probablement que dans l'imagination de ce scélérat, pensa le commissaire de police qui venait d'interroger Rombolle, les malfaiteurs cherchent toujours à rejeter sur d'autres la responsabilité de leurs

crimes. Mais s'il y a derrière ceux-ci des coupables qui se cachent, la justice saura bien les découvrir.

Une heure plus tard, Rombolle et les autres bandits arrêtés en même temps que lui, étaient conduits au dépôt de la Préfecture de police.

XVII

Après le départ de Georges, Jeanne s'était retirée dans sa chambre.

Soudain, au coup de sonnette de Frugère, elle sursauta. Elle pensa que le jeune homme revenait et, son chandelier à la main, elle sortit de sa chambre.

Elle reconnut aussitôt la voix de Jean Frugère, et très-étonnée, elle prêta l'oreille. Elle entendit les questions de Frugère et les réponses de l'Italienne.

A ces mots : ils vont le tuer, M. Georges court un grand danger, elle traversa rapidement le salon avec l'intention d'interroger Frugère et d'avoir l'explication des mots qu'il venait de prononcer.

Mais déjà, il dégringolait dans l'escalier. Quand l'Italienne se retourna, après avoir fermé la porte, elle vit sa maîtresse se dresser devant elle, tremblante et blanche comme un lis.

—Ai-je bien entendu ? demanda Jeanne. Georges est menacé, on veut le tuer. Frugère a-t-il dit cela ?

—Madame, je vous en prie, balbutia la servante interdite.

—Répondez, Frugère a-t-il dit cela ?

—Oui, madame.

Elle poussa un cri et recula jusqu'au milieu du salon. Elle resta pendant quelques secondes immobile, jetant autour d'elle des regards affolés ; puis elle s'élança dans sa chambre, mit son chapeau, s'enveloppa dans un long châle de cachemire noir et reparut, prête à sortir.

L'Italienne se plaça devant elle.

—Laissez-moi ! laissez-moi ! s'écria la jeune femme.

—Vous ne sortirez pas à cette heure de la nuit, répliqua la servante d'un ton résolu.

Jeanne la repoussa.

Et elle s'adossa contre la porte du salon.

—Ah ! pardonnez-moi si je vous offense, continua-t-elle ; mais réfléchissez, madame : est-ce raisonnable, ce que vous faites ! Où voulez-vous aller ?

—Mourir avec Georges, répondit Jeanne d'une voix étranglée.

—M. Georges est armé ; si des malfaiteurs l'attaquaient, il saurait se défendre. D'ailleurs, où est-il en ce moment ? Pourriez-vous le rejoindre ? Vous m'avez dit vous-même que vous ne connaissiez pas ce quartier de Paris. Je vous le demande, madame, que feriez-vous à cette heure au milieu des rues inconnues, sous la pluie qui recommence à tomber ?

La jeune femme ne répondit pas. Elle comprenait sa folie.

—Après tout, M. Frugère peut bien se tromper aussi, poursuivit l'Italienne : depuis quelque temps, il ne voit partout que des voleurs et des brigands.

—Frugère connaît nos ennemis, dit Jeanne en gémissant.

—Soit. Mais c'est vous qu'ils poursuivent et non M. Georges. Croyez-moi, madame, rentrez dans votre chambre, reposez-vous et attendez à demain. M. Frugère vous apportera des nouvelles rassurantes.

—Me reposer, dormir ! exclama la jeune femme, est-ce que je le pourrais ? Non, je passerai la nuit ici dans un fauteuil.

—Avec votre permission, madame, je resterai près de vous.

—Oh ! vous pouvez vous coucher ; j'ai compris que courir les rues à cette heure serait insensé, j'attendrai le jour.

Elle se laissa tomber sur un siège, et ses yeux se remplirent de larmes. Bien décidée à ne pas s'éloigner de sa maîtresse, l'Italienne s'assit en face d'elle.

—Mes forces sont épuisées, j'ai usé mon courage dans des terreurs continuelles, murmura Jeanne au bout d'un instant, il faut en finir... Dans cette lutte atroce, de tous les instants, Georges succomberait fatalement ; je ne le veux pas... Je le sauverai malgré lui et, s'il le faut, en me perdant moi-même.

Elle essuya ses yeux, sa tête se pencha sur sa poitrine et elle se plongea dans une longue méditation.

Depuis vingt-quatre heures elle avait pris une résolution définitive. Cette dernière nuit d'angoisses vint encore fortifier son idée et en hâter l'exécution.

Le soleil se leva radieux dans un horizon sans nuage et jeta comme un crêpi d'or sur le haut des maisons.

—Vous irez me chercher une voiture, dit Jeanne à sa femme de chambre.

—Madame m'emène-t-elle ?

—Non, je sortirai seule.

—M. Frugère viendra certainement tout à l'heure.

—C'est pour cela que je ne vous emmène point, vous l'attendrez.

—Qu'aurai-je à lui dire ?

Jeanne écrivit quelques mots sur une feuille de papier et la mit dans une enveloppe.

—S'il vient, vous lui remettrez ceci, répondit-elle.

(A suivre)



ABONNEMENTS

Qu'il soit bien compris que l'abonnement à LA VIE ILLUSTRÉE est strictement payable d'avance, et que nous n'enverrons le journal à personne, à titre d'essai. Cette mesure est prise en raison du bon marché du prix de l'abonnement.

Qu'on n'oublie pas que LA VIE ILLUSTRÉE est le plus grand, le plus riche, le plus volumineux, et le moins cher de tous les journaux illustrés du monde entier.

NOURRIE & PETIT

No 35½ Cote St. Lambert

MONTREAL

OPTICIENS de PREMIERE CLASSE

Lunettes de tous Genres

Faites sur Commande

La longue expérience de MM. NOURRIE & PETIT offrent au public la garantie qu'on sera bien servie.

PEINTURES ET TAPISSERIES

FERRONNERIES, LAMPES,

GLACES DE MIROIRS,

HUILE DE CHARBON,

MASTIC, HUILE DE LIN,

TEREBENTINE, VITRES,

ETC., ETC., ETC.

FRS. MARTINEAU,

1381 — RUE STE. CATHERINE — 1381

MONTREAL.

12 Fév. — 1a

THEATRE ROYAL.

SPARROW & JACOBS, Prop. et Gérants.

SEMAINE COMMENÇANT LUNDI, 15 AVRIL
APRÈS-MIDI ET SOIRÉE

LA GRANDE COMPAGNIE de VARIÉTÉS

DE LONDRES

20, ARTISTES, 20

Chanteurs, Danseurs, Gymnastes, Comédiens, une véritable pléiade d'étoiles

PRIX D'ADMISSION, 10, 20 et 30 cts.

Sièges Réservés, 10 Cts. EXTRA.

Plan au magasin de musique de Prince.

Semaine suivante—Gray & Stehens.

HORACE PEPIN L. D. S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

1639—RUE NOTRE-DAME—1639

3ème porte à l'Est de la Côte Saint-Lambert

MONTREAL

ENTREPOT DE MEUBLES

ET DE

LITERIE de la VILLE

SUR.—A BON MARCHÉ

On est à prendre les commandes pour le printemps. L'assortiment de MEUBLES de première classe marqués à de moyens prix est très considérable et bien assorti. Aussi, pouvons-nous vendre nos effets de 5 à 10 pour cent à meilleur marché que les autres annonceurs. La fabrication et les achats au comptant, avec une expérience pratique, nous permettent de faire la concurrence sans difficulté.

JAS STEEL

1826, RUE NOTRE-DAME, 1826

Stricte Attention

MAISON FONDÉE EN 1859.
HENRY R. GRAY

Chimiste-Pharmacien

144, RUE SAINT-LAURENT, 144

MONTREAL.

La préparation des prescriptions de médecins, est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents.

Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPÉCIALITÉS :

GRAY'S Castor Fluid, pour les cheveux.

" Dental Pearlina, pour les dents.

" Saponaceous Dentifrice, pour les dents.

" Chloralyne, pour le mal de dents.

" Sulphur Pastilles pour l'emploi de l'Acide Sulfureux dans les maladies de la gorge, et pour désinfecter les petits appartements.

Le sirop de Chloral inaltérable de Gray

Le sirop d'Iodure de Quinine de Gray

HENRY R. GRAY

Chimiste-pharmacien, 144 rue St Laurent,

MONTREAL.

La Santé Avant Tout!

Si vous voulez jouir d'une bonne santé, buvez régulièrement de

L'EAU MINERALE ST. LEON

Cette eau est recommandée par les médecins les plus éminents, pour combattre la

Dyspepsie,

l'Indigestion,

la Constipation,

le Rhumatisme,

Les Maladies du Foie

et des Reins,

Les Bronchites,

le Catharre,

les Maux de têtes,

Les Hemorrhoides,

la Gravelle,

Les Affections Chroniques

— ET —

Toutes les maladies occasionnées par l'impureté du Sang.

Des milliers de certificats attestent des vertus curatives de cette eau dans les cas ci-dessus énumérés.

BUVEZ DONC

— DE —

CETTE EAU MERVEILLEUSE

— ET VOUS —

JUIREZ D'UNE BONNE SANTÉ

DEPOT PRINCIPAL :

54 SQUARE VICTORIA

MONTREAL

A. POULIN, Gérant.



ABONNEMENTS

Qu'il soit bien compris que l'abonnement à LA VIE ILLUSTRÉE est strictement payable d'avance, et que nous n'enverrons le journal à personne, à titre d'essai. Cette mesure est prise en raison du bon marché du prix de l'abonnement.

Qu'on n'oublie pas que LA VIE ILLUSTRÉE est le plus grand, le plus riche, le plus volumineux, et le moins cher de tous les journaux illustrés du monde entier.

Query Freres

PHOTOGRAPHIES

10, COTE ST LAMBERT, 10

Portraits de tous genres et de toutes grandeurs.

PRIX ORDINAIRES, SATISFACTION GARANTIE.

Atelier de Première Classe.

VICTORIA BOTTLING CO.

20, RUE ST. DIZIER, 20

MONTREAL

VINS Haut-Canadiens

FAITS DU JUS PUR DE LA VIGNE

MARGUES RENOMMEES

LES CÉLÈBRES

BIERES et PORTER.

— DE —

JOHN LABATT

— DE —

LONDRES, ONT.

CYCLORAMA

JERUSALEM,

LE CRUCIFIEMENT,

ET LA TERRE-SAINTE

LE SPECTACLE LE PLUS ATTRAYANT EN AMERIQUE

Coin des Rues Ste. Catherine et St. Urbain

Ouvert tous les jours de 9 hrs. a.m. à 10.30 hrs. p.m.

Ouvert les dimanches de 1 h. à 10.30 hrs. p.m.